

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE CYCLORAMA UNIVERSEL



LE CYCLORAMA est toujours un agréable compagnon ; ne voyagez pas sans lui.

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES, VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

1560, NOTRE-DAME

EN FACE DU PALAIS DE JUSTICE,

MONTREAL.

5 CTS.

LE NUMERO

VOL. III - NO. 4

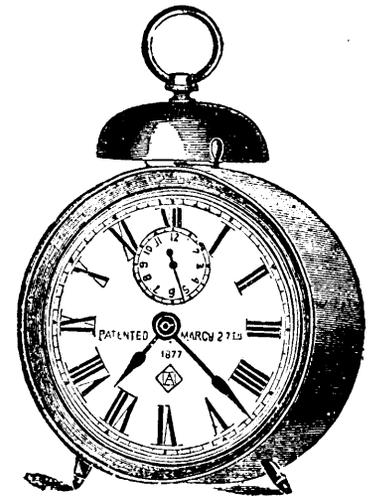
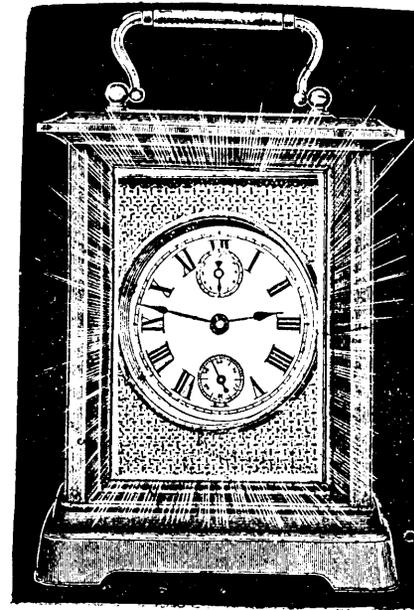
Samedi, le 10 Oct. 1896

Imprime par " La Compagnie de Publication du Cyclorama."

PRIMES !

PRIMES

PRIMES !



# Pour les LECTEURS du "CYCLOGRAMMA"

*L'administration du "CYCLOGRAMMA UNIVERSEL" a décidé d'offrir à ses LECTEURS REGULIERS  
des PRIMES qui CONSISTERONT en PORTRAITS au CRAYON, HORLOGES  
MUSICALES, HORLOGES REVEIL-MATIN et autres.*

POUR LES CONDITIONS, VOIR LE PROCHAIN NUMERO



UN BAPTÈME EN ESPAGNE

## TRÈS GOUTÉ



—Pourriez-vous me dire si on a goûté le missionnaire qui a passé ici la semaine dernière !

—Peuh ! on l'a goûté, mais on l'a trouvé bien dur.

—:o:—

—Ecoute, disait du Pané à un ami, j'ai besoin de cent piastres pour un créancier exigeant.

—Donné-lui la moitié et promets-lui le reste.

—J'y ai bien pensé ; mais, voilà ! je ne possède... que le reste !

—:o:—

Le peintre R... parle d'un ennuyeux.

—Que pourrait-on bien faire comme mauvaise farce à cet animal-là ?

—Fais-lui son portrait, répond Z...

—:o:—

Consultation fantaisiste :

—Croyez-vous, docteur, que fumer soit mauvais ?

—Dame, voyez les cheminées : ce sont celles qui fument le moins qui vont le mieux.

On citait un oculiste qui venait de se retirer après fortune faite.

—Cela n'est pas surprenant, dit quelqu'un, les consultations qu'il a données coûtent presque toutes les yeux de la tête.

—:o:—

Un monsieur passant sa tête à la portière d'une voiture de place... qui ne brûle pas précisément le pavé :

—Dépêchez-vous, cocher, je suis à la minute.

—Possible, mais moi je suis à l'heure.

—:o:—

## UN AMATEUR PASSIONNÉ



—On m'a dit que Joe était un passionné du bicycle.

—J'vous crois ; il l'est tellement qu'il a épousé une bossue la semaine dernière.

—:o:—

Le peintre N... ne peut demeurer une heure sans jurer.

—Quel dommage, disait un de ses amis, que chacun de ses " s... tonnerre " ne soit pas accompagné d'un éclair de génie.

## EN DANGER



—Tu l'as échappé belle, la nuit dernière, quand ton grenier à pris feu.

—Sûr ; les pompiers ont envoyé de l'eau à deux pieds de ma tête.

—:o:—

Un de nos huissiers, qui ne passe pas pour attacher ses chiens avec des saucisses, a un jeune employé auquel il sert mensuellement la somme de douze piastres à titre d'émoluments.

Le malheureux jeune homme est naturellement souvent à court. Dès les premiers jours du mois, il demande une petite avance à la caisse.

—Sapristi ! lui disait l'autre jour cet officier ministériel, qu'est-ce que vous faites donc de vos appointements ?

—:o:—

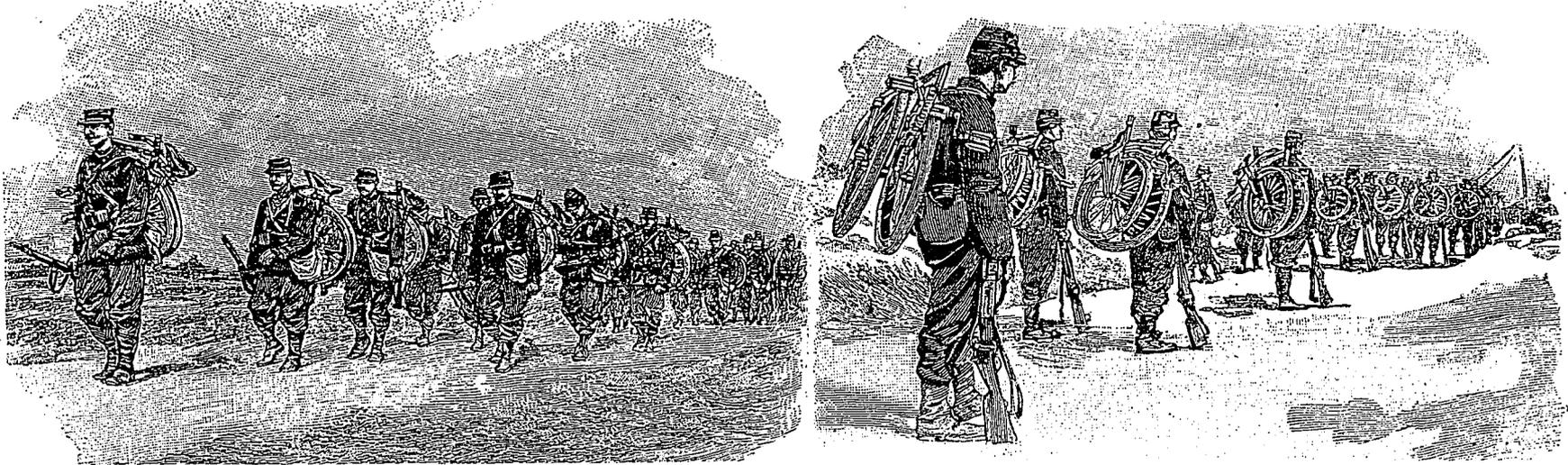
Rien ne doit se perdre.

—Madame Morasse, votre lait d'hier était vraiment bon, et avec ça pas trop cher. En avez-vous souvent du pareil ?

—Non, hier c'était une occasion. La petite dame du quatrième m'en avait cédé cent litres à bas prix.

—Elle a donc des vaches ?

—Mais non ! C'est le lait qui lui sert pour son bain. Elle le revend après, vous comprenez.



Fantassins portant la Bicyelette.



Bicyclistes en position de combat.

\* LES GRANDES MANŒUVRES EN FRANCE \*  
Les Bicyclistes et la Bicyelette portative.

## UN CAS PRESSÉ



DOCTEUR.—Madame Gérémie me fait demander pour son petit garçon, j'espère avoir le temps d'arriver avant qu'il soit trop tard.

LA FEMME.—Est-il donc si mal ?

DOCTEUR.—Je n'en sais rien, mais elle a un manuel "que faire avant l'arrivée du docteur" je désire arriver avant qu'elle s'en serve.

A la Cour criminelle :

Guibollard vient d'être condamné à mort.

—Vous n'avez rien à dire sur l'application de la peine ? lui demande le président.

—Si, mon président, je prie la cour de m'appliquer la loi Bérenger !

Pour faire de grandes choses, peut-être faut-il en rêver de plus grandes encore.

FRANCIS CHARMES.

Au Ramollet-Club, quelqu'un demande à l'excellent Guibollard s'il a de la chance dans les loteries :

—Non, répondit-il, je ne gagne jamais.

—Est-ce que vous avez pris souvent des billets ?

—Jamais un seul. Vous comprenez que ça ne m'encourage pas !

Horrible :

Le *Journal des Pompes funèbres* annonce que les employés vont faire, comme tous les ans, un "repas de corps."

## COMPLIMENT MAL REÇU



ELLE.—J'ai fait ce gâteau de mes mains.

LUI.—Jamais je n'aurais cru que des mains aussi jolies auraient pu produire semblable chose.

## UN ENCOURAGEMENT



ELLE.—Je ne sais comment vous pouvez vous attendre à une réponse favorable ; je ne vous ai jamais adressé une parole d'encouragement.

LUI.—Mademoiselle ! rappelez-vous . . . ne m'avez-vous pas dit que vous possédiez vingt-cinq mille piastres en votre nom . . . alors . . .

Une dame mise à la dernière mode traverse le carré Viger.

Une petite fille, qui l'aperçoit, dit à sa mère :

—Vois donc, maman, comme cetate dame a les épaules... hautes.

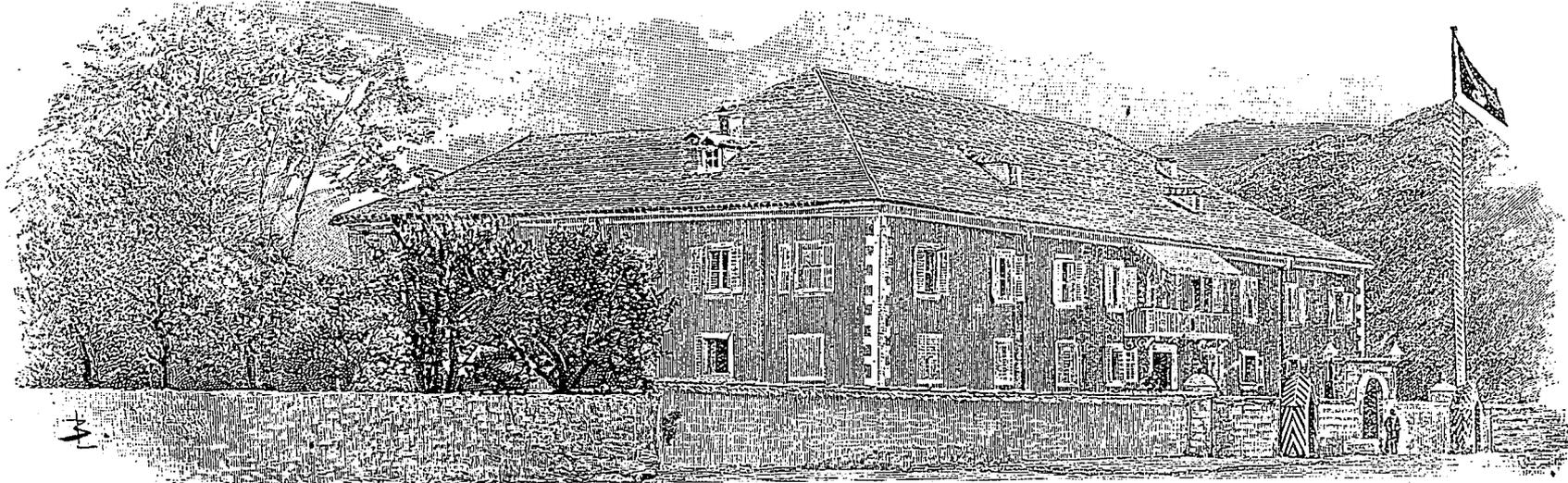
C'était pendant un dîner.

—Quel est ce monsieur là-bas ? dit un invité.

—C'est le docteur P...., homme charmant. Si vous saviez comment il prend gaiement la vie.

—La vie des autres ? . . .

## LES FIANÇAILLES DU PRINCE DE NAPLES ET DE LA PRINCESSE HÉLÈNE DE MONTENEGRO



Le palais du prince de Montenegro a Cettigne.



Victor-Emmanuel, prince de Naples, fils unique du roi Humbert et de la reine Marguerite de Savoie, est né à Naples le 11 novembre 1869 ; il aura donc bientôt vingt-sept ans. L'héritier de la couronne d'Italie est actuellement lieutenant-général, commandant la 15<sup>e</sup> division.

Observateur très scrupuleux de ses devoirs militaires, il porte presque constamment l'uniforme et se montre fréquemment sur le champ de manœuvres à la tête de ses troupes. L'exiguïté de sa taille, l'apparence un peu chétive de toute sa personne, font un frappant contraste avec ses allures militaires. Il a le teint pâle, les cheveux châtain, et la finesse de ses traits est à peine atténué par une forte moustache qu'il met quelque coquetterie à porter à la façon martiale de son grand-père.

La princesse Hélène est la troisième fille du prince régnant de Montenegro, Nicolas Ier, et de la princesse Miléna. Née à Cettigné, le 8 janvier 1873, elle est âgée de vingt-trois ans.

Nicolas Ier, qui a fait ses études à Paris, au Lycée Louis-le-Grand, et qui est poète à ses heures, a toujours eu souci de donner une éducation choisie à sa nombreuse famille, composée de neuf enfants ; trois garçons et six filles, dont l'aînée, la princesse de Militza, a épousé le grand-duc de Russie, Pierre Nikolaïevitch, et la cadette, la princesse Stana, le duc Georges de Leuchtenberg.



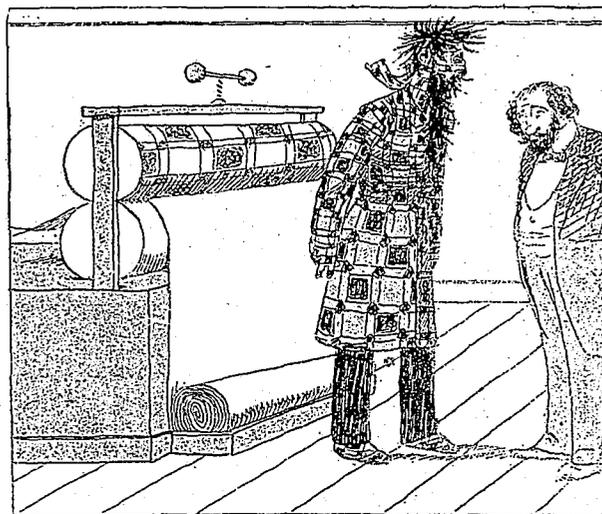
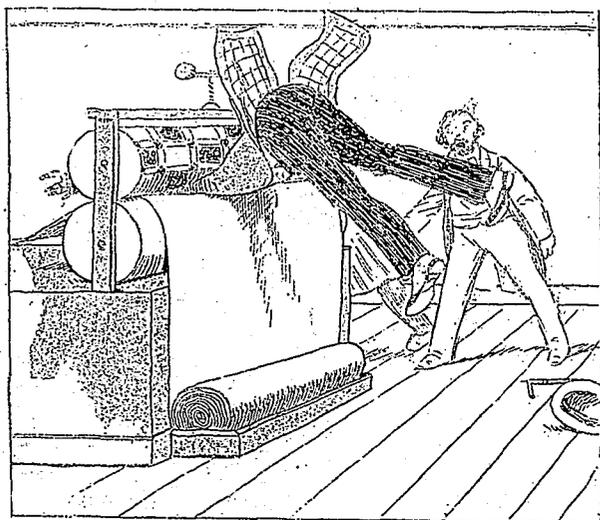
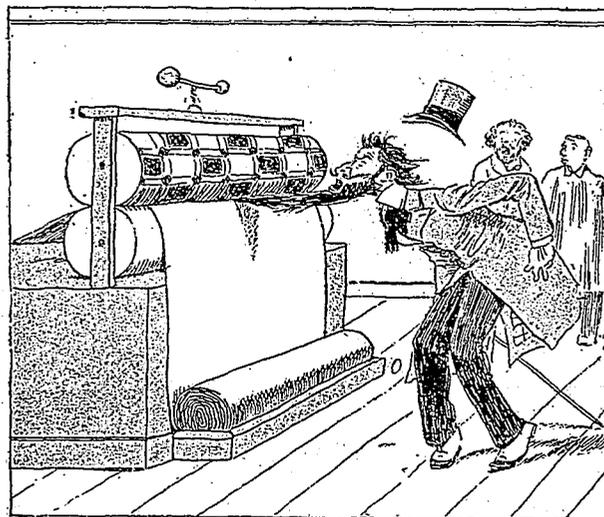
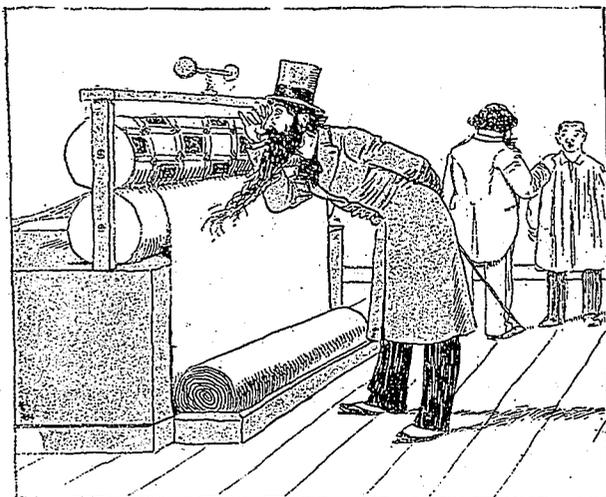
La Princesse Helene.



Le prince de Naples.

## SOUVENIR D'UNE VISITE À L'EXPOSITION

CONTE SANS PAROLES



Un soldat, retour d'Afrique, raconte ses campagnes. Ce dont il a le plus souffert, c'est de la soif :

—Ainsi, l'eau était tellement chaude dans nos bidons, qu'elle donnait des nausées à boire. . . .

—Mais—interrompt cet idiot de Chapouet—il vous eût été facile de la refroidir avec un peu de glace.

La scène se passe dans un salon :

Le petit garçon se cache lorsque la visiteuse lui adresse la parole, et sa mère, naturellement, en est ennuyée.

—Veux-tu aller à madame Painbis, Raoul ? lui demande-t-elle.

—Non ! répond sèchement le regeton.

—Est-ce que tu ne m'aimes pas ? fait à son tour la visiteuse.

—Non ! est toujours la brève réponse de l'enfant.

—Raoul ! appelle la mère, sur un ton de reproche.

—Bon, proteste l'enfant, j'ai été battu hier pour n'avoir pas dit la vérité, et je ne m'expose pas encore aujourd'hui.

En cour de police :

—J'ai trouvé le prisonnier assis sur les marches d'entrée de l'université, votre honneur, à trois heures et demie du matin.

Le magistrat—Etait-il seul ?

—Oui, votre honneur.

Le magistrat—Comment le savez-vous ?

—Parce que j'étais avec lui, votre honneur.

—Comment va le ménage ?

—Mal !

—Ta femme ?

—De plus en plus embêtant !

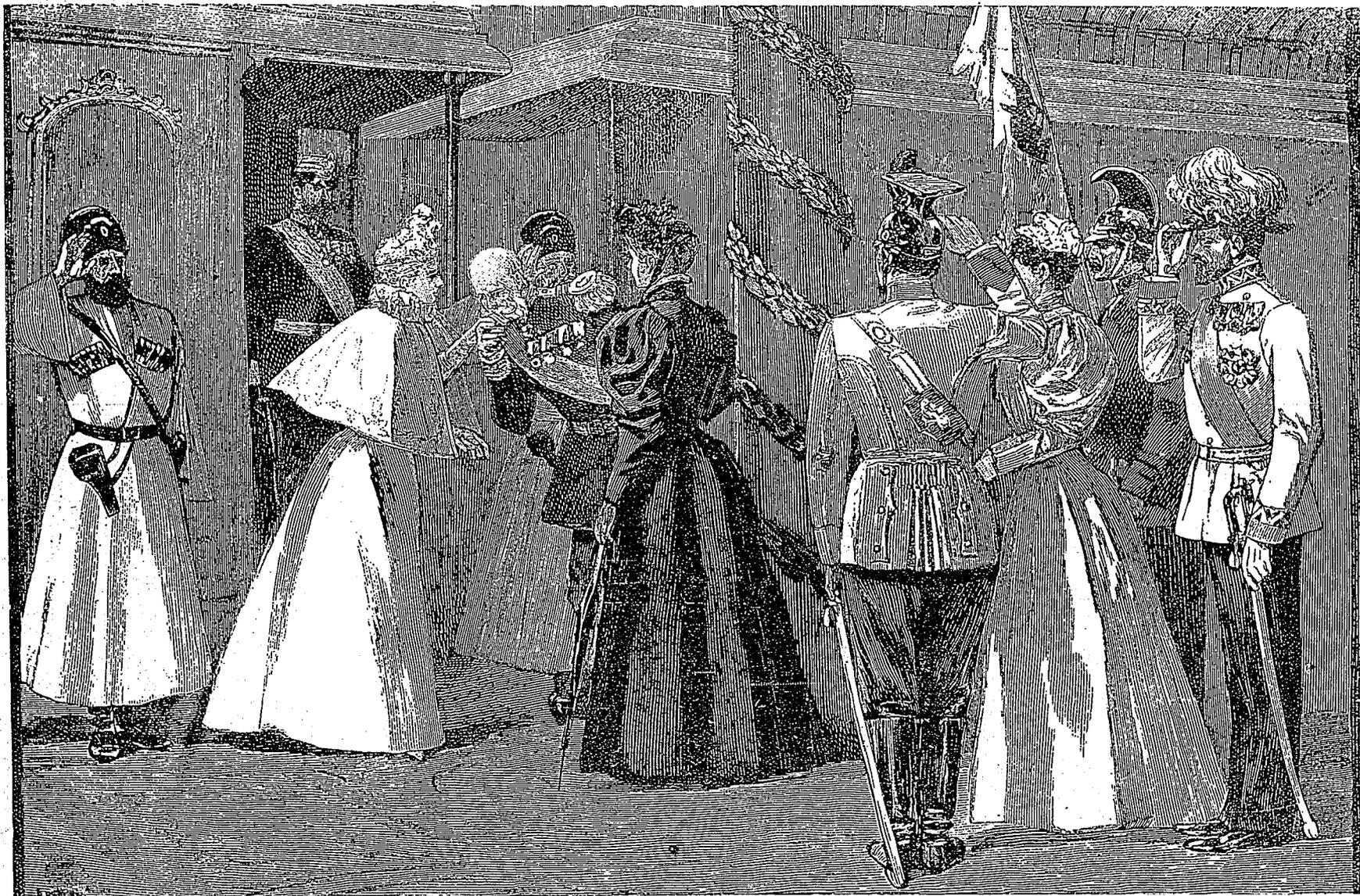
—Plante-la là.

—Non ! Je la connais. Elle repousserait !

—Je suis curieux de savoir quel a été le premier manufacturier à annoncer ? demandait l'industriel.

—Nous n'avons pas de données certaines à ce sujet ré pondit le solliciteur, mais tout probablement, ce fut la poule!..

Le Czar. La Czarine. Empereur et Imperatrice d'Autriche.



AUTRICHE.—ARRIVÉE DE L'EMPEREUR ET DE L'IMPERATRICE DE RUSSIE A VIENNE.

## UNE BONNE IDÉE



—J'tcrois que je ne soufflerai pas... j'vais le prendre au contraire... et quand le garçon ouvrira la porte demain matin, il m'arrachera ma dent... sans douleur.

—Scène chez le coiffeur :

Monsieur désire-t-il un schampooing ? (Signe de refus du client)... Une friction Portugal ? (Le monsieur fait virer sa tête de droite à gauche, ce qui, dans tous les pays civilisés, veut dire : Non.)... Monsieur en a pourtant bien besoin... (Le patient riboule des calots furibonds)...

Après quelques minutes de silence, interrompu seulement par le bruit du peigne râclant la peau du crâne de la victime :

—Monsieur est chauve de bien bonne heure, fait le Figaro surpris.

—Ce n'est pas étonnant, répondit d'un ton aigre le client agacé, il paraît que je l'étais en venant au monde.

—Entre médecins :

—J'e t'avoue, mon cher collègue, que je ne tiens pas à la vie...  
De tes malades ?...

—Un horticulteur fait les honneurs de ses serres à une jeune ingénue.  
—Je possède, lui dit-il, une des collections de roses les plus complètes qui soient au monde.

Je puis vous en montrer de toutes les variétés.

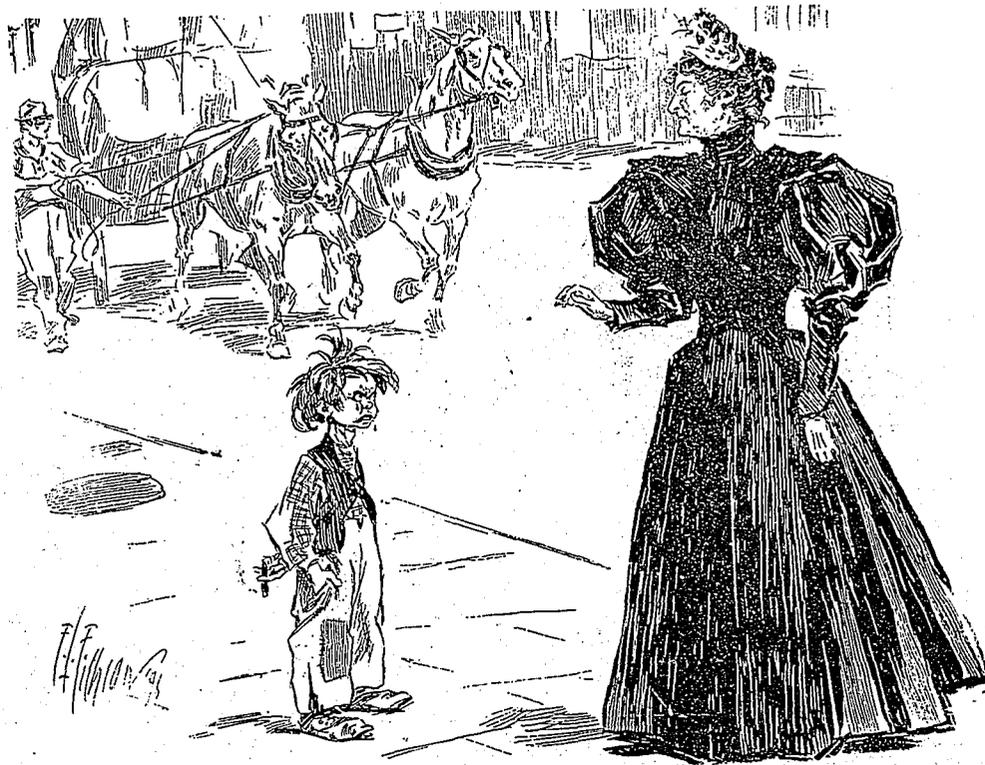
—Cher monsieur, il en est une surtout que je serais curieuse d'admirer. Les savants en parlent beaucoup et je ne l'ai vue nulle part.

—Laquelle ?

—La rose des vents !

La force d'une nation consiste, en dernier ressort, dans l'économie de ses forces.

## TROP MALHEUREUX !



—Pauvre enfant ! tu dis que tu n'as plus ni père, ni mère.

—Sur ! m'am. Mon père il est mort voilà vingt ans et ma mère est morte de chagrain quinze jours après.

## M. CAZENOVE DE PRADINE

Une des personnalités les plus hautes et les plus sympathiques du parti royaliste en France, disparaît de la scène politique. M. Cazenove de Pradine vient de succomber, au Pouliguen, aux suites d'une longue et douloureuse maladie à l'âge de cinquante-huit ans.



CAZENOVE de PRADINE  
député de la Loire-Inférieure

En ces temps, il fut l'homme d'un autre âge, le chevalier sans peur et sans reproche. Secrétaire de Monsieur le comte de Chambord, il mena à Goritz une vie d'abnégation et d'espoir. Puis les tristes heures de 1870 venues, il endossa la casaque grise des zouaves de Charette et prit part aux combats de la Loire. A Loigny, le comte de Verthamon, le marquis et le comte de Bouillé tombent mortellement frappés devant le drapeau qu'il lui tendent. A son tour M. Cazenove se saisit de l'étendard, quand un éclat d'obus brise son bras.

A la Chambre, où il était entouré du respect de chacun, M. de Cazenove de Pradine siégea à droite.

Sa carrière s'y résume en ces mots, prononcés par lui à la tribune : " Un royaliste, un catholique, combattant pour ses principes et sous son drapeau."

A l'Assemblée nationale, il déposa une proposition, qui fut adoptée, ayant pour objet de " demander des prières publiques dans toute la France, pour supplier Dieu d'apaiser nos discordes civiles et de mettre un terme aux maux qui nous affligent ". Peu après, les membres du centre droit se séparèrent de M. Cazenove de Pradine lorsque, dans la discussion du projet de loi relatif à l'érection de l'Eglise du Sacré-Cœur, il demanda l'addition d'un article portant que l'Assemblée enverrait une délégation officielle à la pose de la première pierre. L'incident lui valut une lettre de chaudes félicitations de Monsieur le comte de Chambord.

Depuis de longues années, M. Cazenove de Pradine représentait la ville de Nantes à la Chambre où sa disparition sera unanimement regrettée. F. Fos.

## LE PRINCE LOBANOFF

Le prince ministre des Affaires étrangères et chancelier de l'Empire de Russie est mort brusquement pendant le voyage de son souverain qu'il accompagnait.

Il a succombé dans son wagon à un accès de la maladie de cœur dont il était atteint depuis longtemps.

Le prince Alexis Borissovitch Lobanoff-Rostowsky était âgé de soixante et onze ans ; c'était un diplomate de carrière, de l'école des Nesselrode et des Gortchakoff, doublé d'un gentilhomme d'ancien régime, d'un homme de sciences et d'un artiste. Né le 6 décembre 1824, entré au ministère des affaires étrangères à vingt ans, il avait successivement passé par toutes les grandes ambassades ; conseiller à Berlin en 1850, chargé d'affaires à Constantinople en 1859, gouverneur de la province d'Orel en 1861, ambassadeur à Londres de 1879 à 1882, et à Vienne de 1882 à 1895, laissant partout derrière lui la réputation d'un grand seigneur et d'un négociateur de premier ordre. C'est de Vienne qu'il fut appelé par le tzar à succéder, le 2 mars 1895, à M. de Giers, comme ministre des affaires étrangères et chancelier de l'empire.

Il employait ses loisirs à des travaux historiques, avait collaboré assidûment à la revue *Rousskaïa Starina* et avait été nommé membre d'honneur de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg.

Lorsque, il y a quelques années, on apprit que le prince Lobanoff avait été désigné pour succéder à M. de

Giers, toute inquiétude disparut, l'approbation fut unanime et on s'accorda à reconnaître que le tzar avait eu la main heureuse.

Le principal mérite du prince Lobanoff dans l'histoire sera d'avoir fait reprendre à son pays l'influence qu'il revient dans les Balkans. La réconciliation de la Bulgarie avec la Russie est son œuvre capitale.

Le prince Lobanoff a été puissamment secondé dans cette œuvre par la France. Aussi les sympathies qu'il nourrissait pour ce pays s'en étaient accrues. Il mettait ses soins à consolider et à raffirmer les liens qui unissent les deux pays.



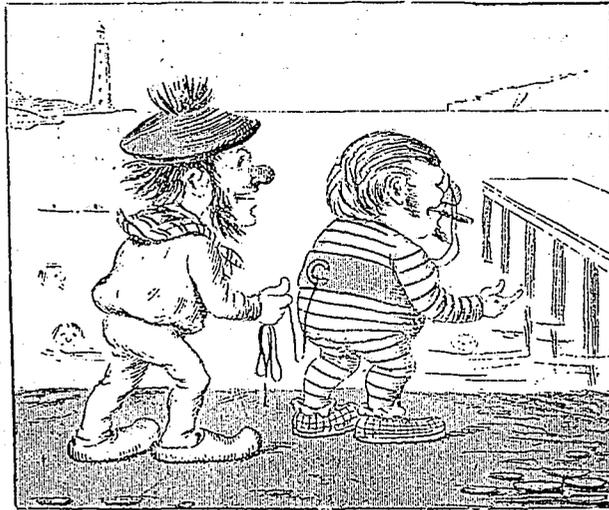
Le prince Lobanoff

A ce point de vue, sa disparition doit nous toucher plus particulièrement. Il est certain que nous venons de perdre un de nos amis les plus fervents et les plus influents. Sa mort est donc pour nous presque un deuil de famille.

Mais tout en accordant au prince Lobanoff le juste tribut de notre admiration pour sa vie bien remplie, nous avons la ferme conviction que le tzar Nicolas lui donnera un successeur animé du même esprit favorable à l'entente franco-russe, et qui saura continuer l'œuvre de son prédécesseur.

(Le Journal Illustré.)

❖ LA LEÇON DE NATATION ❖



✻ BEAUX-ARTS ✻



UN PASSAGE, DIFFICILE.—Tableau de TOUDOUZE.



ROSIERS FLEURIS.—Tableau de NICOLET.



CAPITAINE.—Qu'est-ce que ce bateau ?

PASSAGER.—Un bateau d'excursion noir de passagers, mais avec peu de monde à bord.

CAPITAINE.—Vous moquez-vous de moi ?

PASSAGER.—Nullement, capitaine, c'est une excursion de gens de couleur.

Un étranger s'assoit dans un restaurant où les prix sont très élevés et où la qualité de la marchandise est, en revanche, très médiocre. Dès que le convive a commencé son repas, le propriétaire du restaurant vient lui demander son avis sur le vin qu'il est en train de boire.

—Oh ! répond le client, c'est une bonne marque, une bonne qualité, pas de mélange ; je vous parle de conscience, je suis expert.

—Ah ? Monsieur est marchand de vin ?

—Non, Monsieur, je suis fabricant de vinaigre.

On parle maringouins, moustiques etc.

—Au tropique, dit un navigateur, les insectes, c'est pas des insectes... c'est du gibier !



ELLE.—Il m'aime... ne m'aime pas... il m'aime ! qu'en pensez-vous ?

LUI.—J... n'... sais pas, je ne le connais pas.



—As-tu jamais vu, des bicycles où il y a deux personnes dessus.

—Deux ? Non ! mais nous en avons un sur lequel toute la famille monte ; l'ennui c'est que tout le monde veut monter dessus en même temps.

## CE QU'ELLE DIRA



—Deux... s'heures... qu'esheque... ta femme dira ?  
—Dira... dira... dira... que... s'hétais... avec toi.

Un brave garde champêtre faisait sa déposition au tribunal de simple police :

—Figurez-vous, monsieur le président, qu'il était midi... Cet homme faisait dans la rue un tel tapage, que je ne craindrais pas de le qualifier de tapage nocturne...

Le jeune de Rarécu chez son tailleur.

—On ne voit pas chez vous, l'habit qui a le plus de vogue en ce moment...

—Lequel ?

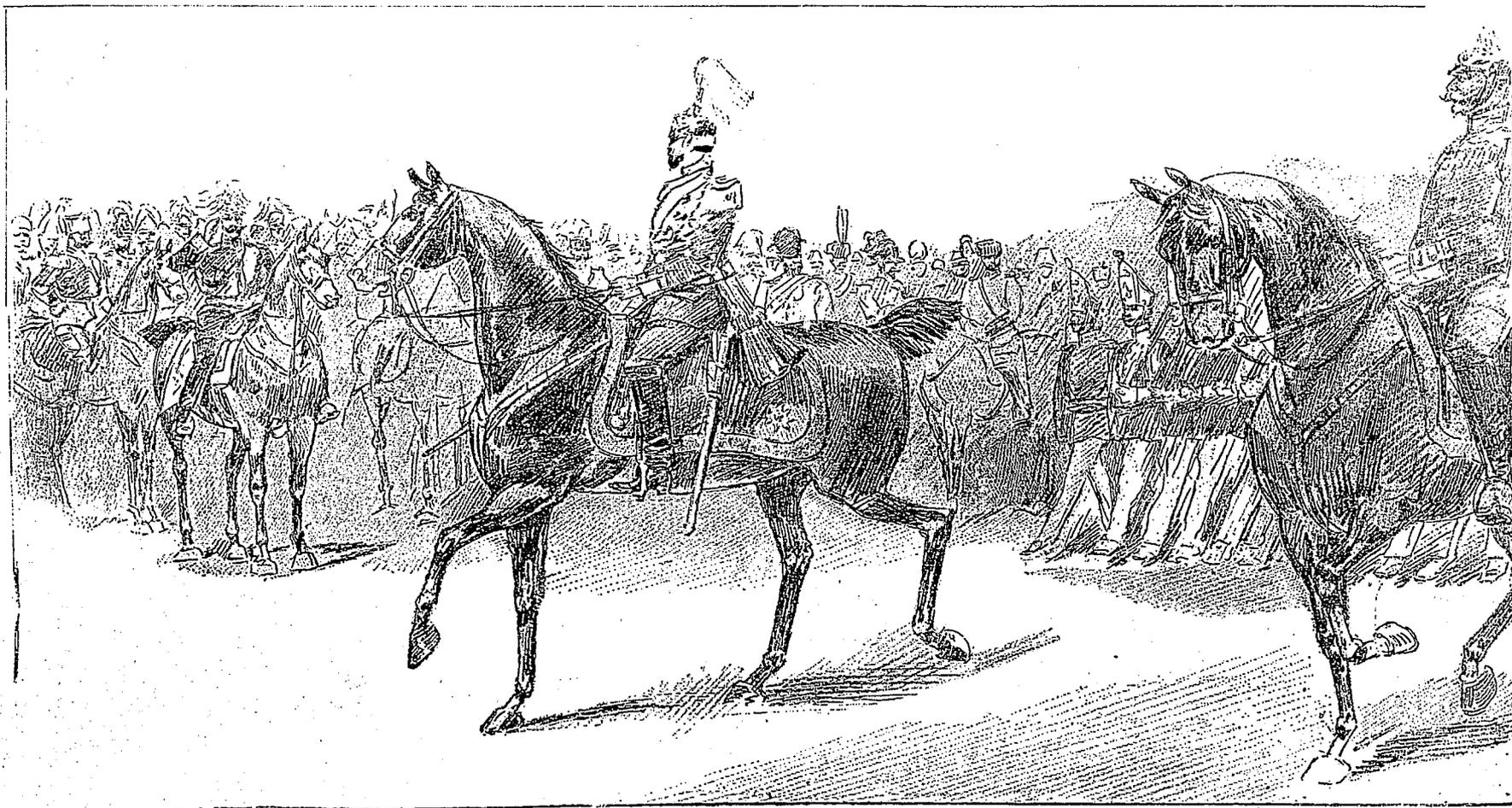
—L'habit... cyclette.

Au restaurant :

—Garçon, ces dominos sont impossibles. Ils sont cassés, marqués !

Le garçon avec un sourire machiavélique :

—Monsieur a perdu !



LE VOYAGE DU TSAR EN EUROPE.—LA REVUE DE BRESLAU.

Le Tsar à la tête du régiment de grenadiers Empereur-Alexandre, défile devant l'empereur Guillaume.

# HISTOIRE POPULAIRE

DE

## NAPOLÉON 1<sup>ER</sup>

Racontée par un Vieux Soldat.

1808

A onze heures, le prince de Neufchâtel, n'ayant pas reçu de réponse du général Castellar, lui renouvelle sa sommation, et lui écrit que l'Empereur consent à suspendre l'attaque jusqu'à deux heures. Ce terme s'écoule et cependant le drapeau blanc n'est pas arboré. Napoléon se décide encore à attendre. Enfin, à neuf heures, arrivent le général Morla et un député de la ville. Ils déclarent au major-général que la population s'obstine à vouloir résister et demandent la journée du 4 pour l'apaiser. Le prince de Neufchâtel les présente à l'Empereur, qui, s'adressant au général Morla : "Retournez, lui dit-il, à Madrid ; je vous donne jusqu'à demain à six heures du matin. Revenez alors, si vous n'avez à me parler du peuple que pour m'apprendre qu'il s'est soumis ; sinon, vous et vos troupes serez tous passés par les armes." L'empereur n'avait pas plus de trente mille hommes devant Madrid.

Le lendemain à six heures du matin, le général Morla revint apportant la soumission de Madrid. A dix heures, le général Belliard prit le commandement de la ville. Un pardon général fut proclamé. Les boutiques restèrent ouvertes jusqu'à onze heures du soir, et la sécurité régna dans Madrid comme par enchantement. La caserne seule des gardes du corps, dernier refuge des assiégés, continuait encore à vomir la mort au milieu de la ville soumise, et ce ne fut qu'après deux heures de supplications, et à travers les plus grands périls, que le corregidor et les alcades parvinrent à apaiser la fureur de ces hommes désespérés : effrayant caractère imprimé dès l'origine, et jusqu'au dernier moment, à cette guerre terrible ! Une

autre circonstance non moins remarquable, en raison de la haine que les Espagnols portaient à la royauté de Joseph, c'est le respect qui avait protégé son palais depuis sa fuite de Madrid. Les Espagnols sont idolâtres de la royauté : un palais leur semble un temple dont la violation tiendrait du sacrilège. A l'Escorial, tout était à la place et dans l'état où Joseph l'avait laissé : ce prince retrouva même le portrait de sa femme, et Napoléon le sien, dans le tableau du fameux passage du Saint-Bernard, peint par David. Il fit de sérieuses réflexions sur cette nation qui proscrivait son roi et respectait ses propriétés, mais il était trop tard.



Les armes Impériales.

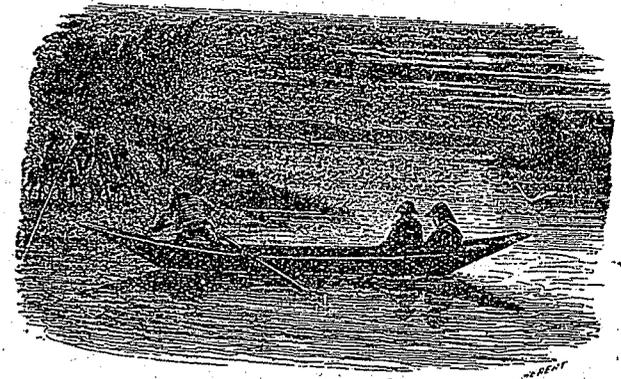
Grâce à la présence de Napoléon, la ville de Madrid coûta moins aux assiégés que la prise de la moindre citadelle. Il donna des ordres pour la poursuite des fuyards de Burgos, de Tolède, de Somo Sierra, d'Aranjuez, qui se précipitèrent sur les routes de l'Andalousie, et fit son entrée à Madrid le 4 décembre. Quelques jours après, il adressa aux Espagnols une proclamation menaçante.

Ayant enfin appris le passage du Duero par l'armée Anglaise, dont la cavalerie avait paru le 15 à Valladolid, et sa marche sur Saldagna, où se trouvait le duc de Dalmatie, l'Empereur quitta Madrid le 22 décembre, pour couper la retraite à l'ennemi. Avant de partir, il mit sous les ordres de Joseph, qu'il nomma son lieutenant général, la garnison de Madrid, les corps des ducs de Bellune et de Dantzick, et la cavalerie des généraux Lasalle, Milhaud et Latour-Maubourg. Le mouvement de l'Empereur décida tout à coup les Anglais à re-

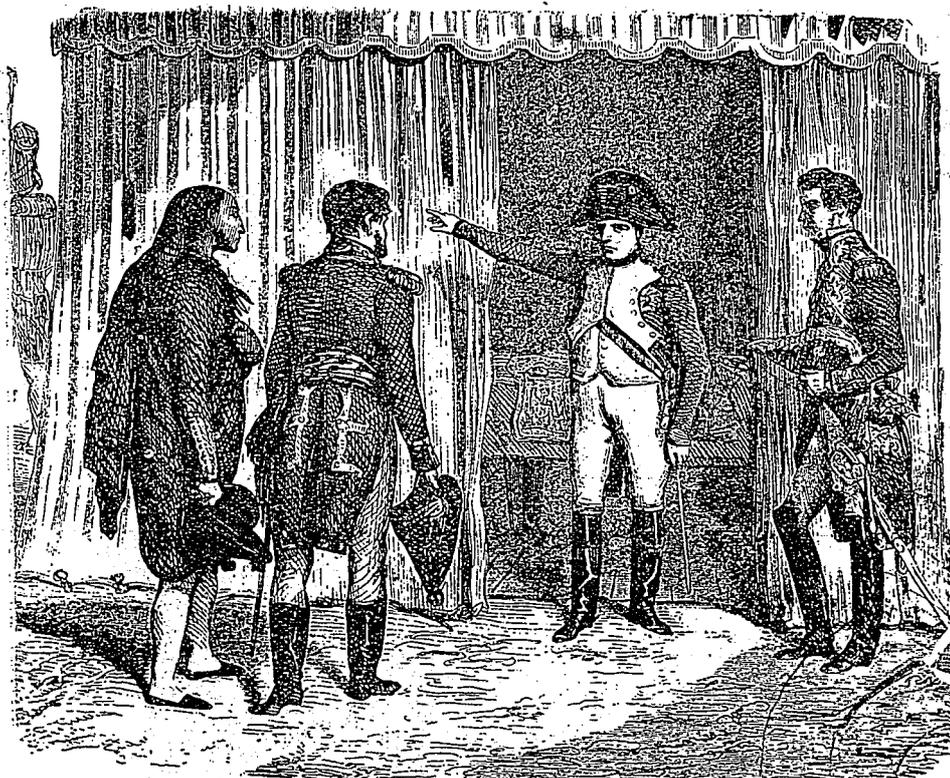
brousser chemin ; et la tourmente affreuse qui retint Napoléon et son armée, pendant deux jours, dans les défilés du Guadarrama, leur donna le temps d'échapper. Cependant le duc d'Istrie les poursuivit vivement avec neuf mille hommes de cavalerie. Le général Lefebvre-Desnouettes, à la tête de quatre cents chevaux, se porta sur Benavente et, croyant la ville évacuée, il passa la rivière à gué ; mais, attaqué par deux mille cavaliers de l'arrière-garde anglaise, son cheval fut tué, et lui-même, blessé, fut pris au milieu du fleuve. Le 30, le duc de Dalmatie atteignit la gauche de l'ennemi et la culbuta à Maveilla.

Le quartier général de l'Empereur était à Astorga le 1er janvier 1809. Dans la route de cette ville à Villa-França, le général Auguste Colbert, qui avait remplacé Lefebvre-Desnouettes à l'avant garde du duc d'Istrie, fit deux mille prisonniers. Deux jours plus tard, au combat de Pierros, où le général Merle, du corps du duc de Dalmatie, enleva les hauteurs défendues par les Anglais, le général Colbert tomba frappé d'une balle, et dit, avant de rendre le dernier soupir : "Ma mort est digne d'un soldat de la grande armée : je vois fuir les éternels ennemis de ma patrie."

L'Empereur reçut à Astorga la confirmation des préparatifs hostiles de l'Autriche, et des intrigues qui s'ourdissaient à Paris. Il quitta Astorga, et laissa le duc d'Elchingen pour appuyer le duc de Dalmatie. Il porta d'abord son quartier général à Benavente, puis à Valladolid. Le 10, eut lieu le beau combat de Terracoma, où le duc de Bellune fit mettre bas les armes au



Napoléon et le général Berthier en reconnaissance.



Napoléon et le général Espagnol Morla. (page 98).

corps de Venegas, qui y périt. Trois cents officiers, douze mille Espagnols prisonniers, entrèrent à Madrid, avec leur artillerie et leurs drapeaux, sous l'escorte de trois bataillons français. Le 13, le duc de Dalmatie était à Lugo, ayant ses avant-postes sur la route de la Corogne, où se précipitent les Anglais, au nombre de vingt mille, fuyant devant une armée de la même force. Une bataille fut livrée au port del Curgo; le général en chef Moore y fut tué et le général Baird dangereusement blessé. A la suite de cette victoire, la Corogne capitula. Mais une partie de l'armée anglaise avait eu le temps de s'embarquer sur ses nombreux bâtiments; elle était réduite aux deux tiers, et les armées espagnoles n'étaient plus formées que de débris sans organi-

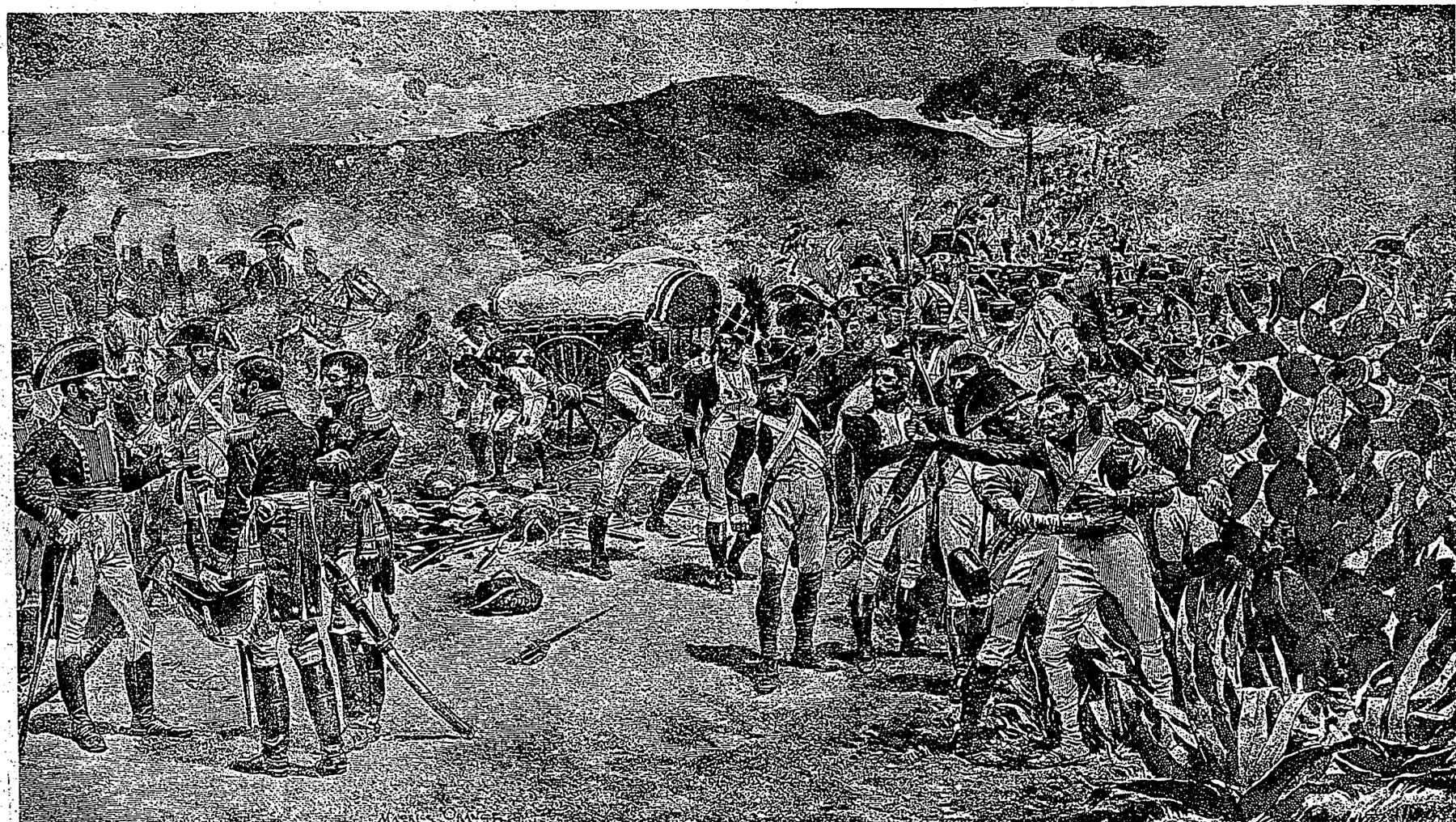
sation.

La lutte cependant continuait en Espagne. Le 27 janvier, le Ferrol s'était rendu au duc de Dalmatie, qui a trouvé dans le port onze vaisseaux de ligne, trois frégates et quinze cents pièces de canon. Le maréchal marcha sur Oporto; Vigo a capitulé. Enfin, la grande ville de l'Arragon, la véritable citadelle de l'insurrection espagnole, Saragosse, est emportée, le 21 février, par le duc de Montebello, qui depuis un mois avait pris le commandement supérieur de ce siège à jamais mémorable. Depuis la bataille de Tudela, Palafox s'était retiré dans cette ville à la tête de trente mille hommes. Là se déploya de la part des assiégés tout ce que le fanatisme peut produire de plus effrayant. Les vainqueurs et

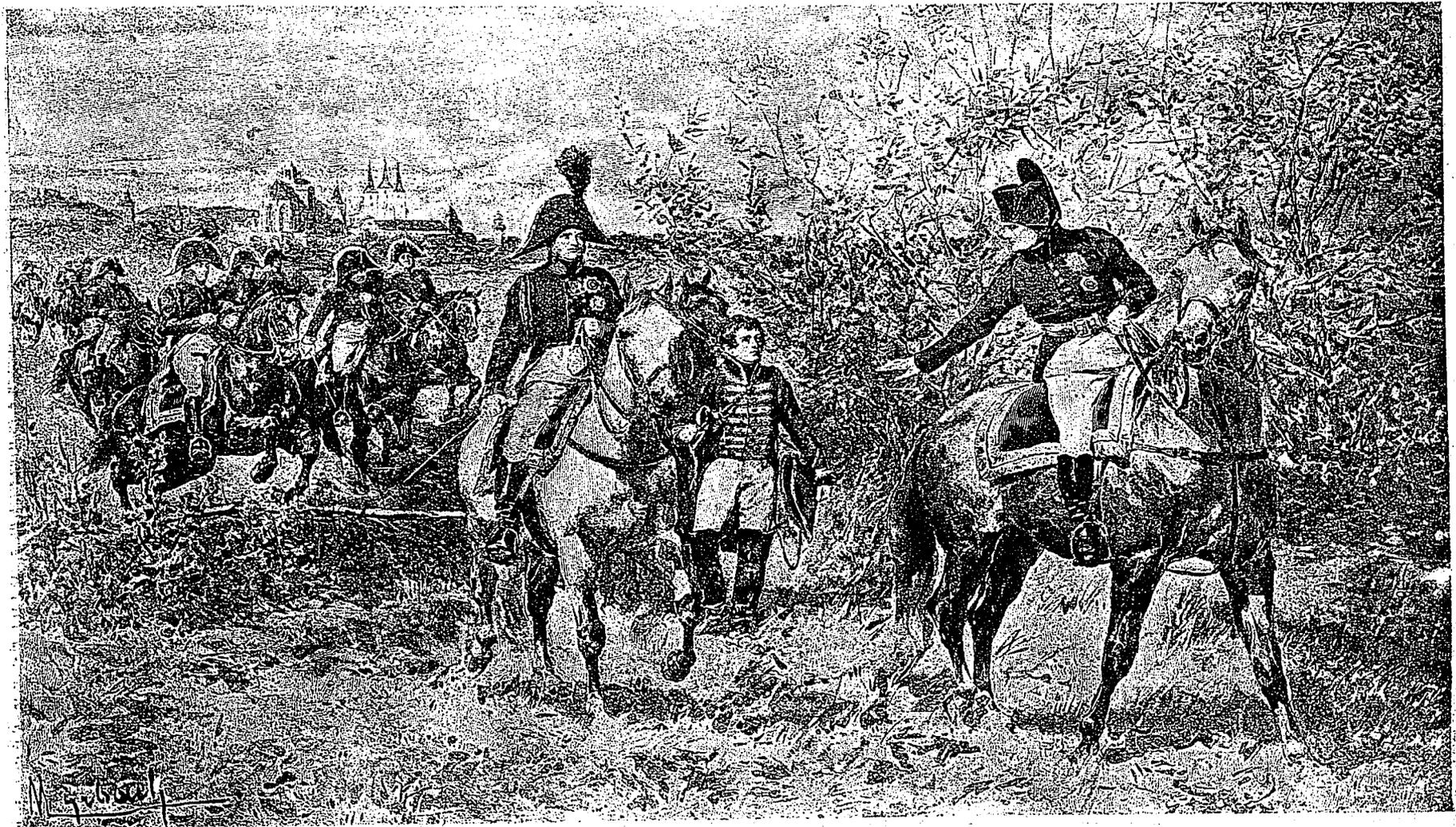


La cavalerie du duc d'Istrie chargeant les Espagnols.

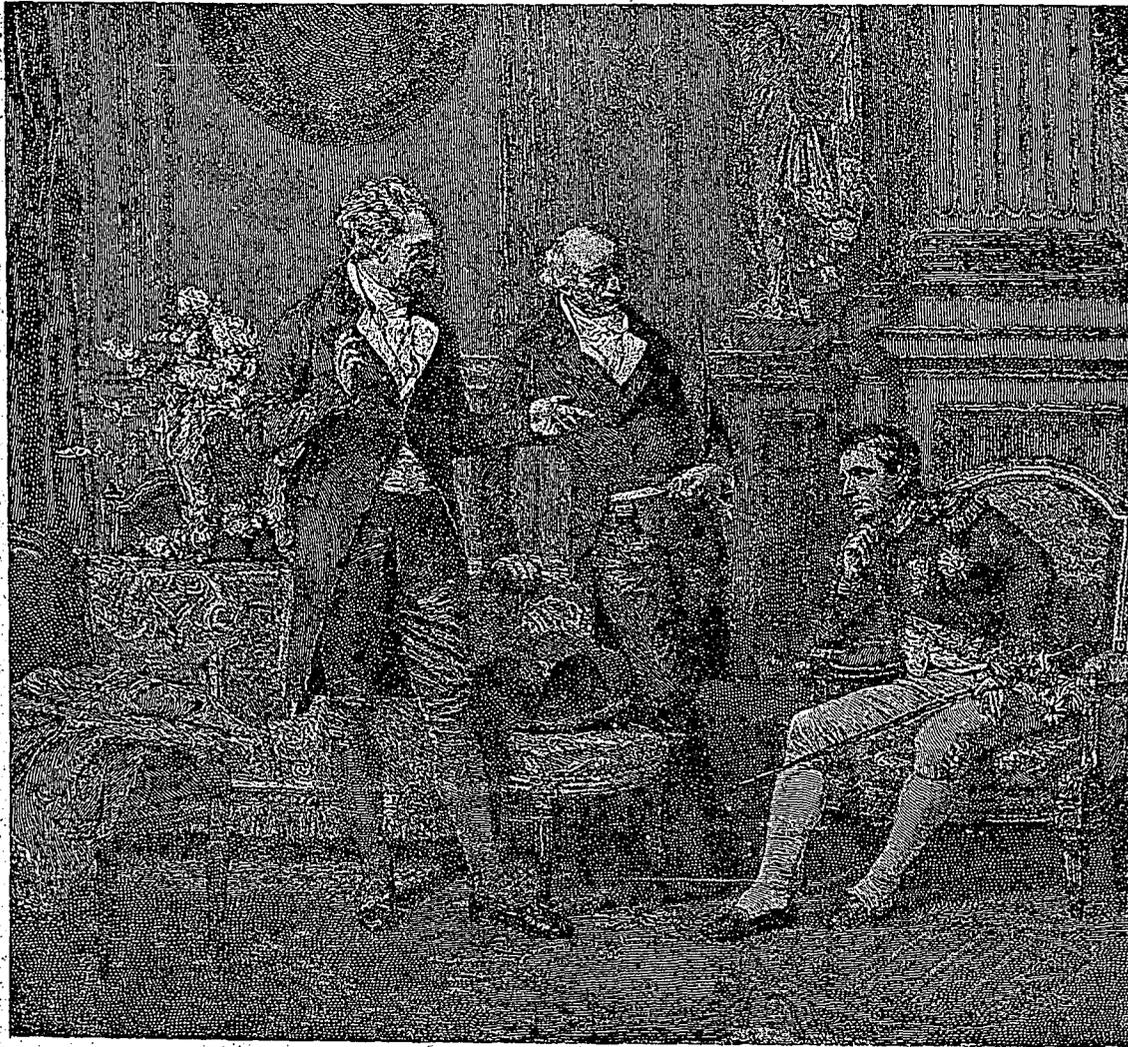
les vaincus s'étonnent également de leurs efforts. Défendue par la rage et par le désespoir de soixante mille habitants et d'une armée nombreuse, Saragosse supporte vingt-huit jours de tranchée ouverte après huit mois d'attaque, et résiste encore pendant vingt-trois jours, de rue en rue, de maison en maison. Chaque habitation, chaque monastère, chaque église, devient une forteresse sacrée qu'aucune capitulation ne doit livrer. Tous les habitants, hommes, femmes, enfants, prêtres, moines, tout combat, tout périt, et les Français prennent avec stupeur possession de cette vaste enceinte de ruines fumantes et ensanglantées où fut Saragosse. Ils n'y voient debout que les potences élevées pendant le siège pour y attacher ceux qui auraient parlé de se rendre! Cette



LA CAPITULATION DE BAYLEN.—Le général Dupont se rend avec son corps d'armée aux Espagnols.



LES EMPEREURS NAPOLÉON ET ALEXANDRE À ERFURTH.—La partie de chasse. (page 72).



Entrevue de Napoléon avec Goëthe et Wieland. (page 73).

florissante et antique cité ne peut plus s'appeler que la ville des morts; plus de quarante mille personnes de tout sexe, de tout âge, immolées pour sa défense, remplissent ses portiques, ses places, ses avenues. Les cadavres achevèrent la destruction des vivants; une affreuse épidémie moissonne près de mille individus par jour. Les hôpitaux, où s'entassaient quinze mille malades, ne sont que de vastes cimetières. On trouva dans la ville cent mille fusils, presque tous de fabrique anglaise, et deux cents pièces de canon. En protégeant les malheureux habitants échappés à la contagion et à ce siège meurtrier, le brave maréchal Lannes se chargea d'acquitter une dette de la victoire. Les restes de la population de Saragosse s'en souviendront toujours; et s'ils ne furent pas soumis, ils furent reconnaissants. Mais le patriotisme; cette vertu inexorable, qui ne peut jamais transiger sur les grands intérêts de l'indépendance et de l'honneur du pays, se retrempe encore au milieu des débris de Saragosse.

Partout où les troupes françaises portent leurs armes, elles sont illustrées par d'importants succès. Le 25 février, le général Gouvion-Saint-Cyr, au combat de Vela non loin de Terragone, détruit à la baïonnette un corps espagnol après une action meurtrière, et s'empare de son artillerie. Le 27 mars, le général Sébastiani gagne la bataille de Ciudad Real. Le lendemain, à Medelin, dans l'Estramadure, le duc de Bellune défait complètement le général Guesta, et pousse ses avant-postes jusqu'à Badajoz. En Portugal, la fortune se montre encore plus brillante et plus favorable pour nous. La seconde expédition que commande le duc de Dalmatie, contre ce royaume sans souverain, commence par la prise de Chavès, qui renferme un riche matériel d'artillerie. Le lendemain, les Portugais succombent, malgré une longue résistance, au combat de Lanhozo. Enfin, le 29, se donne la grande bataille que l'évêque d'Oporto livre au maréchal sous les murs de cette ville. Deux lignes récemment formées, que défendent deux cents pièces de canon, sont enlevées par les Français, et vingt mille Portugais couvrent le champ de bataille. Cette victoire met entre nos mains la ville la plus opulente du Portugal après Lisbonne.

L'esprit de Napoléon anime encore les rangs français dans toute la Péninsule.



Napoléon quitte l'Espagne pour l'Autriche.

## CHAPITRE XXXI.

1809

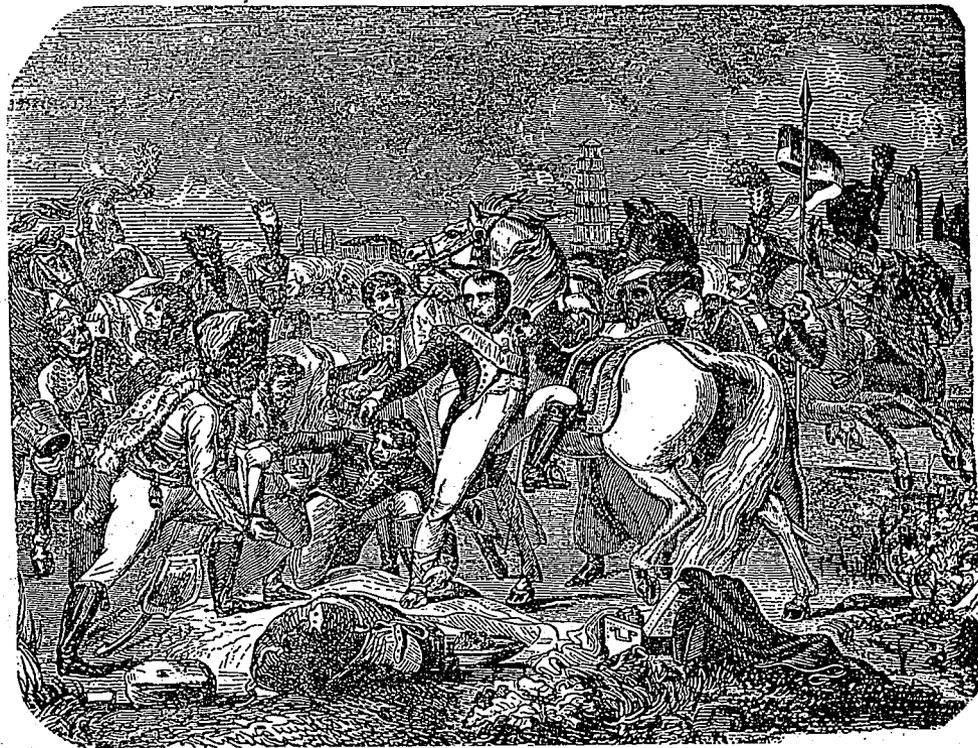
Révolution en Suède.— L'Autriche déclare la guerre à la France.—  
Bataille d'Abensberg.— Prise de Vienne.— Bataille d'Essling.  
Mort du Maréchal Lannes.— Les Français dans l'île de Lobau.

Une révolution inattendue vint tout à coup apprendre à l'Europe l'abdication du roi de Suède. Mais cette abdication présenta un tout autre caractère que celle de Charles IV et de Ferdinand VII ; car les Espagnols avaient pris les armes pour défendre la légitimité de leur prince, tandis que le peuple suédois tout entier, usant du droit primitif de possesseur du sol, et de la fa-

culté inhérente à tout corps social de redresser ses propres griefs, avait déposé Gustave-Adolphe IV.

Depuis quatre ans l'Autriche dévorait en silence l'humiliation du traité de Presbourg ; les divisions territoriales qui en furent la suite n'avaient cessé d'entretenir en Allemagne une sourde fermentation. Le Tyrol surtout supportait impatiemment le joug de la Bavière, à laquelle il était échu. L'empereur François crut le moment favorable pour reprendre les provinces que le sort des armes lui avait enlevées. Soudain un cri de guerre retentit sur les bords de l'Inn et au sein de la Bavière. Une lettre de l'archiduc Charles, apportée à Munich le 9 avril, annonce cette rupture qui, tout à coup, surprit la Bavière livrée à ses seules ressources.

L'armée autrichienne est forte de près de trois cent mille



Napoléon blessé à Ratisbonne.

combattants. L'artillerie de cette armée s'élève à sept cents pièces de canon. L'armée française, forte de deux cent soixante-dix mille hommes, avait cinq cent soixante-dix pièces de canon ; elle est inférieure de soixante-dix mille hommes à l'armée autrichienne ; mais ce sont les soldats d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, et ils ont pour les conduire des chefs dont les noms sont ceux de nos victoires.

(à suivre)



Napoléon blessé, est acclamé par ses soldats sur le champ de bataille de Ratisbonne.

# La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par  
E. D. FORGUES

Extraits du Journal de Maria Halcombe,  
formant la suite du récit.

I

(Suite).

Les quelques mots insignifiants par lesquels il débuta montraient l'effort qu'il faisait pour garder l'aisance habituelle de ses manières. Mais il ne pouvait complètement assurer sa voix, ni dissimuler tout à fait l'inquiète mobilité de ses regards. Lui-même le sentit sans doute, car il s'arrêta au milieu d'une phrase commencée, et n'essaya même plus de nous cacher son embarras.

Il y eut donc entre nous un moment de silence absolue avant que Laura lui adressât la parole.

—Sir Percival, lui dit-elle, j'ai voulu vous entretenir d'un sujet fort important pour tous deux. Ma sœur est ici, parce que sa présence me vient en aide et me rassure. Dans ce que je vais vous dire, pas un mot ne m'as été suggéré par elle : ce sont mes pensées, non les siennes, que j'exprime. Je compte, avant de passer outre, que vous serez assez bon pour vous pénétrer de ceci.

Sir Percival s'inclina. Jusque-là ma sœur n'avait rien perdu de sa tranquillité parfaite au dehors, rien de son attitude aussi convenable qu'elle pût l'être : elle le regardait, et il la regardait. Ils sem-

blaient, du moins au début, déterminés à se comprendre l'un l'autre.

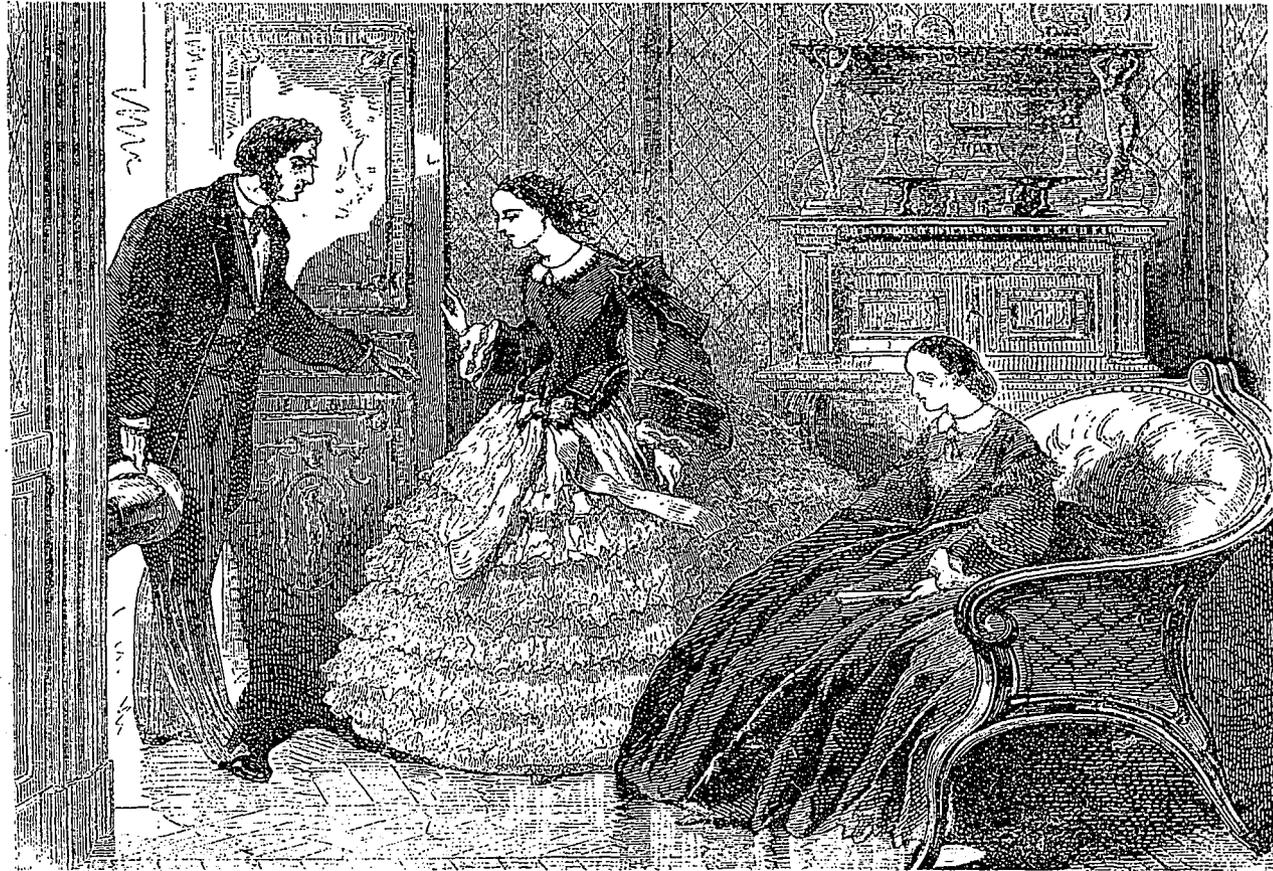
—Marian m'a fait savoir, continua-t-elle, que, pour obtenir de vous l'annulation de notre mutuel engagement, il me suffirait de la réclamer. En la chargeant pour moi d'un tel message, sir Percival, vous vous êtes montré généreux et plein d'égards. Je ne fais donc que vous rendre

la plus stricte justice, en me déclarant très-reconnaissante de votre offre ; je veux espérer et croire que je me rends également justice, en vous déclarant que je refuse de l'accepter.

L'attention peinte sur le visage de sir Percival se détendit quelque peu. Pour tant je voyais un de ses pieds, qui, sous la table, battait le tapis d'un mouvement

lent, imperceptible, mais incessant ; et je sentais, qu'au fond, son inquiétude n'avait guère diminué.

—Je n'ai point oublié, reprit-elle, qu'avant de m'honorer d'une proposition de mariage, vous avez demandé la permission de mon père. Peut-être, à votre tour, n'avez-vous pas oublié dans quels termes je consentis à nos fiançailles ? Je me per-



Sir Percival vient frapper à la porte et fut admis. (Page 84.)

mis de vous dire que l'influence et les conseils de mon père avaient eu la plus grande part de ma décision. Je me laissais guider par mon père, l'ayant toujours trouvé le plus sûr des conseillers, le meilleur et le plus tendre des protecteurs et des amis. Maintenant je l'ai perdu ; je n'ai plus que sa mémoire à chérir ; mais ma foi dans cet ami qui n'est plus n'a jamais été ébranlée. Je crois, en ce moment aussi fermement que jamais, qu'il savait mieux que moi ce qui me valait le mieux : je crois que ses espérances et ses désirs doivent être, encore aujourd'hui, mes désirs et mes espérances...

Pour la première fois, il y eut dans sa voix un léger tremblement. Ses doigts, sans cesse mobiles, vinrent se poser sur mes genoux, et s'emparèrent de mes mains. Le silence se fit encore pendant un instant ; et, ensuite, ce fut sir Percival qui parla.

—Pourrai-je demander, dit-il, si je me suis jamais montré indigne de cette confiance paternelle, que j'ai envisagée jusque ici comme l'honneur le plus insigne et le bonheur le plus grand de toute mon existence ?

—Je n'ai rien trouvé à blâmer dans votre conduite, répondit-elle. Vous m'avez toujours traitée avec la même délicatesse et les mêmes égards. Vous avez mérité ma confiance ; et, ce qui est bien plus important à mes yeux, vous êtes resté digne de la confiance de mon père, source de la mienne. Vous ne m'auriez fourni aucun motif, si j'en eusse cherché un, pour demander à être relevée de ma promesse. Tout ce que je viens de dire jusqu'à présent a eu pour objet de bien constater et reconnaître les obligations que je vous ai. Mon respect pour ces obligations, mon respect pour la mémoire paternelle, mon respect aussi pour ma parole, tout m'interdit d'être la première, de "mon" côté, à rien changer de ce qui existe entre nous. La rupture de notre engagement doit être votre volonté, votre fait, sir

Percival, — et nullement mon fait et ma volonté.

Le battement de pied qui trahissait son malaise intérieur s'arrêta court à ces mots, et il se pencha sur la table, la tête en avant, avec un mouvement un peu vif.

—Mon fait, dit-il, quelle raison puis-je avoir, de "mon" côté, pour me déga-ger ?

J'entendis ma sœur respirer plus vite ; je sentis sa main se refroidir. Malgré ce qu'elle m'avait dit quand nous étions seules, je commençais à "avoir" peur d'elle". —Je lui faisais tort.

—Une raison, répondit-elle, qu'il n'est vraiment pas facile de vous faire connaître. Il s'est fait en moi, sir Percival, un grand changement ; — un changement assez sérieux pour justifier complètement, aussi bien à mes yeux qu'aux vôtres, la rupture des promesses que nous lient...

Le visage de sir Percival redevint si pâle, que ses lèvres elles-mêmes se décolorèrent. Il releva le bras qu'il avait posé sur la table, et, se détournant un peu dans son fauteuil, appuya sa tête dans ses mains, de sorte que son profil seul était visible.

—Quel changement ? demanda-t-il.

Le ton sur lequel cette question fut faite me sembla particulièrement discordant ; — il y avait une émotion supprimée avec effort.

Ma sœur poussa un profond soupir, et se laissa un peu aller vers moi étant sur son épaule de la mienne. Je la sentais trembler, et voulus lui épargner, en prenant moi-même la parole, une explication qui semblait lui coûter trop. Elle m'arrêta par un serment de main significatif, et, ensuite, s'adressant de nouveau à sir Percival, mais cette fois, sans lever les yeux sur lui :

—On m'a dit, et je le crois, reprit-elle, que la plus tendre et la plus sincère de toutes les affections est

celle qu'une femme doit porter à son mari. Lorsque, pour la première fois, nous avons été engagés l'un à l'autre, j'avais encore à donner cette affection si on la faisait naître ; vous aviez à la gagner si cela dépendait de vous. Me pardonnerez-vous, ne me blâmez-vous point, sir Percival, si je vous avoue qu'il n'en est plus ainsi désormais ?

Quelques larmes s'amassèrent dans ses yeux, et lentement coulèrent le long de ses joues, tandis que, cessant de parler, elle attendait sa réponse. Il n'articula pas une parole. Au début de sa dernière réplique, il avait avancé de manière à s'en faire une sorte de masque, la main qui servait d'appui à sa tête. Je ne voyais donc, par-dessus la table, que la partie supérieure de son buste.

Pas un de ses muscles ne bougeait. Les doigts écartés qui soutenaient son front étaient profondément enfouis dans sa chevelure. Ils auraient pu exprimer soit une colère soit une douleur cachée, — la quelle des deux ? comment le savoir ? Mais il n'y avait en eux aucun frémissement qui pût m'éclairer là-dessus. Rien qui me laissât pénétrer le secret de ses pensées en ce moment, en ce moment décisif où une double crise balançait leur destin à venir.

J'étais résolue à le faire s'expliquer dans l'intérêt de Laura.

—Sir Percival ! m'écriai-je, intervenant avec une certaine brusquerie, n'avez-vous rien à dire, après ce que ma sœur, elle, en a tant dit ? — Et j'ajoutais, mon malheureux caractère prenant le dessus : — Après des aveux plus complets, à mon avis, qu'aucun homme ici-bas, dans votre position, n'avait le droit d'en attendre d'elle.

Cette dernière témérité lui frayait la voix par laquelle, s'il le voulait, il lui était loisible de m'échapper ; il en tira parti tout aussitôt.

—Pardon, miss Halcombe, dit-il sans

retirer la main qui nous cachait son visage, — veuillez m'excuser si je vous rappelle que je n'ai revendiqué, à cet égard, aucune espèce de droit.

Quelques simples paroles auraient suffi pour le ramener sur le terrain qu'il semblait vouloir éviter ; elles étaient déjà sur mes lèvres, quand Laura m'arrêta court en parlant elle-même.

—J'espère, continua-t-elle, que je ne me suis pas imposée en vain ce pénible aveu. J'espère qu'il me garantit votre confiance entière pour ce qui me reste à dire ?

—Je vous prie d'en être certaine...

Cette courte réponse fut faite avec une certaine chaleur ; tout en parlant, sir Percival avait laissé retomber sa main sur la table et s'était retourné vers nous. Tel changement involontaire qui eût pu se produire sur sa physionomie, il en était maintenant redevenu maître. Elle n'exprimait plus qu'une attente vive, une intense curiosité de ce que ma sœur allait dire.

—Je voudrais vous bien convaincre, poursuivit-elle, que nul motif égoïste n'a dicté mes paroles. Si vous renoncez à moi, sir Percival, après ce que vous venez d'entendre, ce ne sera point pour me voir épouser un autre homme ; — vous me donnerez seulement le droit d'achever ma vie dans un célibat auquel je suis résolue. La faute que j'ai pu commettre envers vous s'est tout entière accomplie dans le secret de mes pensées, elle ne franchira jamais ces limites. Pas un mot n'a été échangé... — Ici, elle hésita, ne sachant de quelle expression se servir ; elle hésita sous le coup d'un trouble passager qu'on ne pouvait voir sans une pénible émotion.

—Pas un mot n'a été échangé, reprit-elle avec une patiente énergie, entre moi et la personne à laquelle, pour la première fois, je fais allusion devant vous, touchant les sentiments que je pouvais lui porter, ou ceux que, peut-être, elle m'avait voués ; — pas un mot ne sera échan-

gé à ce sujet ; — aucune probabilité que nous nous retrouvions en ce monde, lui et moi. Je vous supplie de croire, sur ma parole, ce que je viens de vous dire. C'est la vérité, sir Percival ; — la vérité que j'ai cru devoir à mon futur mari, quoiqu'elle dût coûter à mes sentiments. De sa générosité, j'attends mon pardon, et je place mon secret sous la sauvegarde de son honneur.

— Double confiance qui m'est sacrée, dit-il, et que je jure ici de justifier . . .

Après avoir répondu en ces termes, il se tut et leva les yeux vers elle, ayant l'air d'attendre ce qu'elle avait encore à dire.

— J'ai fini, ajouta-t-elle avec calme. Vous avez maintenant plus de motifs qu'il n'en faut pour rendre parfaitement légitime et naturel le manquement à votre parole.

— J'ai, répondit-il, plus de motifs qu'il ne m'en faut pour consacrer ma vie à la tenir . . .

Il se leva, parlant ainsi, et fit quelques pas vers le sofa où elle était assise.

Elle se redressa brusquement, et la surprise lui arracha un faible cri. Chaque mot de ceux qu'elle avait prononcés révélait sa candeur, sa loyauté parfaite à un homme qui devait apprécier pleinement l'inestimable valeur d'une femme pure et loyale. Aussi, la noblesse même de sa conduite avait-elle secrètement anéanti, l'une après l'autre, toutes les espérances qu'elle avait fondées sur les révélations complètes auxquelles, en s'y résignant, elle confiait secrètement le soin de l'affranchir. Voilà ce que j'avais craint dès le début. Voilà ce que j'aurais empêché si elle m'avait laissé la moindre chance d'en venir à bout. Même à présent, le mal déjà fait, j'attendais, je guettais au passage un mot de sir Percival qui me donnât occasion de le mettre dans son tort.

— Vous me laissez le droit, miss Fairlie, continua-t-il, de renoncer à votre main ? Je ne suis pas assez dénué de cœur pour

renoncer à une femme qui vient de se montrer l'honneur de son sexe . . .

Il parlait avec un accent si pénétré, une passion si enthousiaste, et pourtant une si parfaite délicatesse, qu'elle releva la tête, rougissant un peu, et le regarda en face, animée soudain d'un nouveau courage.

— Non, dit-elle avec fermeté. Le dés-honneur de son sexe, au contraire, si elle peut se donner comme femme, sans donner en même temps son amour.

— Ne peut-elle donc, demanda-t-il, l'accorder, dans l'avenir, au mari qui consacrerait sa vie entière à le mériter ?

— Jamais ! répondit-elle. Si vous persistez à maintenir votre engagement, je puis être, sir Percival, votre femme loyale et fidèle ; — mais, si je connais bien mon cœur, vous n'aurez jamais l'amour de votre femme ! . . .

En prononçant ces courageuses paroles, elle était d'une beauté si splendide, si victorieuse, que pas un homme ici-bas ne devait échapper à son empire. Je m'efforçais intérieurement de chercher des torts à sir Percival et de les lui reprocher tout haut ; mais, en dépit de moi-même, tous mes instincts de femme m'entraînaient à prendre pitié de lui.

— J'accepte avec reconnaissance, dit-il, la vérité que vous me dites, la foi que vous m'engagez. Le moins que vous puissiez offrir l'emporte à mes yeux sur tout ce que je pourrais espérer de n'importe quelle autre femme en ce monde . . .

De sa main gauche, Laura tenait encore une des miennes ; mais sa main droite pendait, abandonnée, le long de son corps. Sir Percival la porta doucement à ses lèvres, — il l'effleura d'un baiser qui méritait à peine ce nom, — s'inclina de mon côté, — puis, avec une retenue et une délicatesse parfaites, quitta silencieusement le boudoir.

Après son départ, elle demeura immobile et muette, — assise près de moi, froide et calme, les yeux fixés vers la

terre. Je compris qu'il n'y avait rien à attendre de vaines paroles, et, passant simplement mon bras autour d'elle, je la tins silencieusement serrée contre moi. Nous restâmes ainsi pendant un intervalle de temps qui me parut long et pénible, — si long et si pénible que, pour échapper à ce malaise, et dans l'espoir d'amener un changement quelconque, je lui adressai doucement la parole.

Le son de ma voix parut la rappeler soudainement à elle-même. Se dégageant tout à coup de moi, elle se leva.

— Il faut se soumettre, Marian, dit-elle, aussi bien que l'on pourra. La vie que je commence aura ses pénibles devoirs ; l'un d'eux m'est imposé dès aujourd'hui . . .

Tout en parlant ainsi, elle alla du côté de la fenêtre, vers une table volante sur laquelle étaient placés ses instruments de dessin ; elle les réunit avec soin, les déposa dans un des tiroirs de son "cabinet," puis elle ferma le tiroir et m'apporta la clef.

— Je dois me séparer de tout ce qui le rappelle à moi, dit-elle. Serrez cette clef où il vous plaira ; — je ne vous la redemanderai jamais.

Avant que j'eusse pu dire une parole, elle s'était dirigée vers sa bibliothèque, et en avait retiré l'album qui renfermait les dessins de Walter Hartright. Après un instant d'hésitation, pendant lequel le petit volume demeura dans ses mains qui semblaient le presser d'une étreinte caressante, elle le porta jusqu'à ses lèvres, et y déposa un ardent baiser.

— Oh ! Laura ! Laura ! . . . m'écriai-je, non pour la gronder, et sans le moindre amertume, n'ayant au cœur qu'une vive peine dont ma voix se fit l'écho attendri.

— C'est la dernière fois, Marian, me dit-elle en s'excusant, je lui dis en ce moment adieu pour toujours . . .

Elle posa le livre sur la table, et retira le peigne qui fixait ses cheveux. Ils tombèrent par masses dorées derrière ses épaules, et se répandirent autour d'elle, dans

leur opulence incomparable, bien plus bas que ses genoux. Elle sépara du reste une longue et frêle boucle, qu'après l'avoir coupée elle fixa soigneusement, à l'aide d'épingles, et en lui donnant la forme d'un anneau, sur la première page de l'album, restée vide et blanche.

Dès que ce petit travail fut achevé, ma sœur referma précipitamment le volume, et, le plaçant dans mes mains :

— Vous lui écrivez et il vous écrit, dit-elle ; tant que je vivrai, s'il s'informe de moi, donnez-lui invariablement de bonnes nouvelles, et jamais ne lui dites un mot de ce que je pourrai souffrir. Qu'aucun chagrin, Marian, qu'aucune inquiétude ne lui vienne de "moi." Si je venais à mourir la première, promettez-moi de lui donner ce petit cahier, où ses dessins et mes cheveux sont réunis. Il ne peut y avoir aucun mal, quand je serai partie, à lui dire que je les ai placés là de mes propres mains. Et dites-lui, — oh ! Marian, dites-lui alors, en mon nom, ce que je ne pourrai jamais lui dire moi-même, — dites-lui que je l'ai bien aimé ! . . .

Elle avait jeté ses bras autour de mon cou ; elle murmura ces derniers mots à mon oreille, prenant à les prononcer un plaisir passionné qui me déchira presque le cœur. La longue contrainte qu'elle s'était imposée disparut devant ce premier élan de tendresse qui devait être aussi le dernier. Elle s'arracha de mes bras avec une véhémence convulsive, et se jeta sur le canapé, dans un paroxysme de sanglots et de pleurs qui la secouait de la tête aux pieds.

Vainement essayai-je de la calmer, de la raisonner ; ni les consolations, ni le raisonnement n'avaient plus aucune prise sur elle. Ainsi s'acheva pour nous deux, tristement, soudainement, cette mémorable journée. Lorsque l'accès nerveux se fût usé de lui-même, ma sœur se trouva trop épuisée pour parler. Elle tomba dans une espèce de sommeil qui dura une partie de l'après-midi ; je pris l'album de

dessins pour qu'à son réveil, elle ne le retrouvât plus sous ses yeux. Lorsqu'ils se rouvrirent, lorsqu'ils vinrent chercher les miens, quel que pût être l'état de mon cœur, ma figure demeura calme. Nous n'échangeâmes pas une parole qui eût trait à la pénible conférence du matin. Le nom de sir Percival ne fut pas prononcé. Ni l'une ni l'autre, pendant le reste du jeur, ne fimes la moindre allusion à Walter Hartright.

(10 novembre.) — La trouvant, ce matin, tout à fait calme, tout à fait elle-même, je suis revenue sur les tristes incidents d'hier, uniquement pour la supplier de me laisser parler à sir Percival et à M. Fairlie, vis-à-vis desquels je pourrais m'expliquer plus clairement, plus fortement qu'elle-même au sujet de son lamentable mariage. Avec douceur, mais avec fermeté, ma sœur a coupé court à mes remontrances.

— C'est hier qui devait décider, m'a-t-elle dit, et hier, en effet, s'est prononcé. Il est trop tard pour revenir sur ses pas...

Avant de clore, ce soir, mon journal, j'y doit mentionner que j'ai écrit aujourd'hui, dans l'intérêt du pauvre Hartright, à deux des anciens amis de ma mère, — tous les deux influents, et bien placés à Londres pour le servir. Je suis sûre qu'ils feront pour lui tout ce qui dépendra d'eux. A l'exception de Laura, je ne me suis jamais préoccupée de personne plus que je ne me préoccupe maintenant de Walter. Tout ce qui s'est passé, depuis qu'il nous a quittées, n'a fait qu'augmenter ma sympathie et ma considération pour lui. J'espère que j'agis bien en l'aidant de mon mieux à trouver du travail à l'étranger; j'espère du plus profond de mon cœur, mais non sans anxiété, que tout ici tournera bien.

(11 novembre.) Sir Percival a obtenu un entretien de M. Fairlie: ils m'ont fait prier d'y assister.

J'ai trouvé M. Fairlie fort soulagé par l'idée de voir bientôt régler le grand "tracas de famille" (c'est ainsi qu'il appelle le mariage de sa nièce). Jusque-là, je n'avais rien à lui dire de mon opinion particulière sur le même sujet; mais lorsque, avec son accent le plus langoureux et le plus assommant, il en vint à insinuer que d'accord avec les vœux de sir Percival, on ferait bien de fixer immédiatement l'époque du mariage, j'eus le plaisir d'ébranler les nerfs de M. Fairlie par la protestation la plus vigoureuse que je puis formuler contre tout ce qui tendrait à précipiter la décision de Laura. Sir Percival m'assura tout aussitôt qu'il comprenait la force de mon objection, et me pria de croire que la proposition n'était le résultat d'aucune insistance de sa part.

M. Fairlie, s'enfonçant dans son fauteuil, ferma les yeux, déclara "que nous faisons honneur à la nature humaine", et revint sur l'idée qu'il avait mise en avant avec une aussi froide obstination que si nous n'y avions rien objecté, sir Percival ou moi; le débat finit par mon refus, net et précis, de soumettre la question à Laura, tant qu'elle n'aborderait pas d'elle-même ce sujet si délicat. Cette déclaration faite, je me levai pour quitter immédiatement la chambre. Sir Percival avait l'air fort embarrassé, fort malheureux. M. Fairlie, étalant ses jambes oisives sur son tabouret de veleurs, me dit comme je parlais: — Chère Marian! que je porte envie à votre système nerveux, si robuste, si difficile à ébranler!... Ne tapez pas les portes au nom du ciel!...

En me rendant chez Laura, j'appris qu'elle m'avait demandée, et que mistress Vesey, à cette occasion, l'avait informée de ma visite à M. Fairlie. Ma sœur me questionna immédiatement sur ce qu'on avait eu à me dire; et je lui racontai tout ce qui s'était passé, sans essayer de lui cacher la contrariété, le chagrin que j'é-

prouvais réellement. Sa réponse me surprit et me peina au-delà de toute expression. C'était bien la dernière que j'eusse attendue de cette chère enfant.

— Mon oncle a raison, dit-elle. Je vous ai causé à vous, et à tous ceux qui me portent quelque intérêt, bien assez de troubles et d'anxiétés. Il est temps que cela cesse, Marian; — laissons sir Percival régler les choses à sa guise...

J'essayai quelques chaleureuses remontrances; mais rien de ce que je pus dire ne fit impression sur elle.

— Je suis liée par ma promesse, répondait-elle; j'ai rompu définitivement avec mon ancienne existence. A quoi servirait de reculer les mauvais jours puisqu'ils doivent arriver à coup sûr. Non, Marian! encore une fois, mon oncle a raison. Assez de troubles, assez d'inquiétudes sont venus de moi; je n'en veux pas occasionner davantage...

D'ordinaire, elle était la complaisance même; mais je la trouvai inébranlable dans sa résignation passive, — je pourrais presque dire dans son désespoir. L'aimant comme je fais, j'aurais été moins peinée de la voir en proie à quelque agitation violente; la froide insensibilité dont, pour la première fois, elle me rendait témoin, contrariait toutes les idées que je m'étais faites, toute l'expérience que j'avais de son impressionnable et douce nature.

(12 novembre.) — Sir Percival, au déjeuner, m'a fait, relativement à Laura, certaines questions qui ne me permettaient pas de lui laisser ignorer ce qu'elle avait dit.

Pendant que nous causions, elle-même est descendue pour se joindre à nous. Son calme forcé ne s'est pas plus démenti en présence de sir Percival qu'il ne s'était démenti devant moi. A l'issue du déjeuner, il a saisi l'occasion de lui adresser quelques mots en particulier, dans le retrait d'une des croisées. Ils ne sont pas

restés tête à tête plus de deux ou trois minutes; et, arrivant à se séparer, elle est sortie de la salle avec mistress Vesey, tandis que sir Percival venait à moi. "Il l'avait suppliée, me dit-il, de se réserver le privilège de fixer, comme elle l'entendrait, l'époque de leur mariage. Elle l'avait remercié pour toute réponse, en le priant de faire connaître à miss Halcombe les vœux qu'il pouvait former sur ce point."

Je n'ai pas la patience d'en écrire davantage. Cette fois, comme toujours, sir Percival l'a emporté sans se compromettre le moins du monde, et en dépit de tout ce que j'ai pu dire ou faire. Ses vœux sont naturellement, aujourd'hui, ce qu'ils étaient lors de sa première arrivée chez nous; et Laura, complètement résignée à l'inévitable sacrifice de sa personne, montre maintenant la froide patience du désespoir. On pourrait croire qu'en disant adieu aux menus travaux, aux petites reliques qui lui rappelaient Hartright, elle a renoncé à tout mouvement de cœur, à toute son impressionnabilité naturelle.

Au moment où j'écris ces lignes, il n'est encore que trois heures après midi, et sir Percival nous a déjà quittées, avec tout l'empressement d'un heureux fiancé, pour aller préparer, dans son château du Hampshire, les appartements destinés à sa future. A moins qu'il ne surgisse quelque obstacle imprévu, ils seront mariés exactement à l'époque fixée par lui dès le début, — c'est-à-dire avant la fin de l'année. En traçant ces mots, les doigts me brûlent!

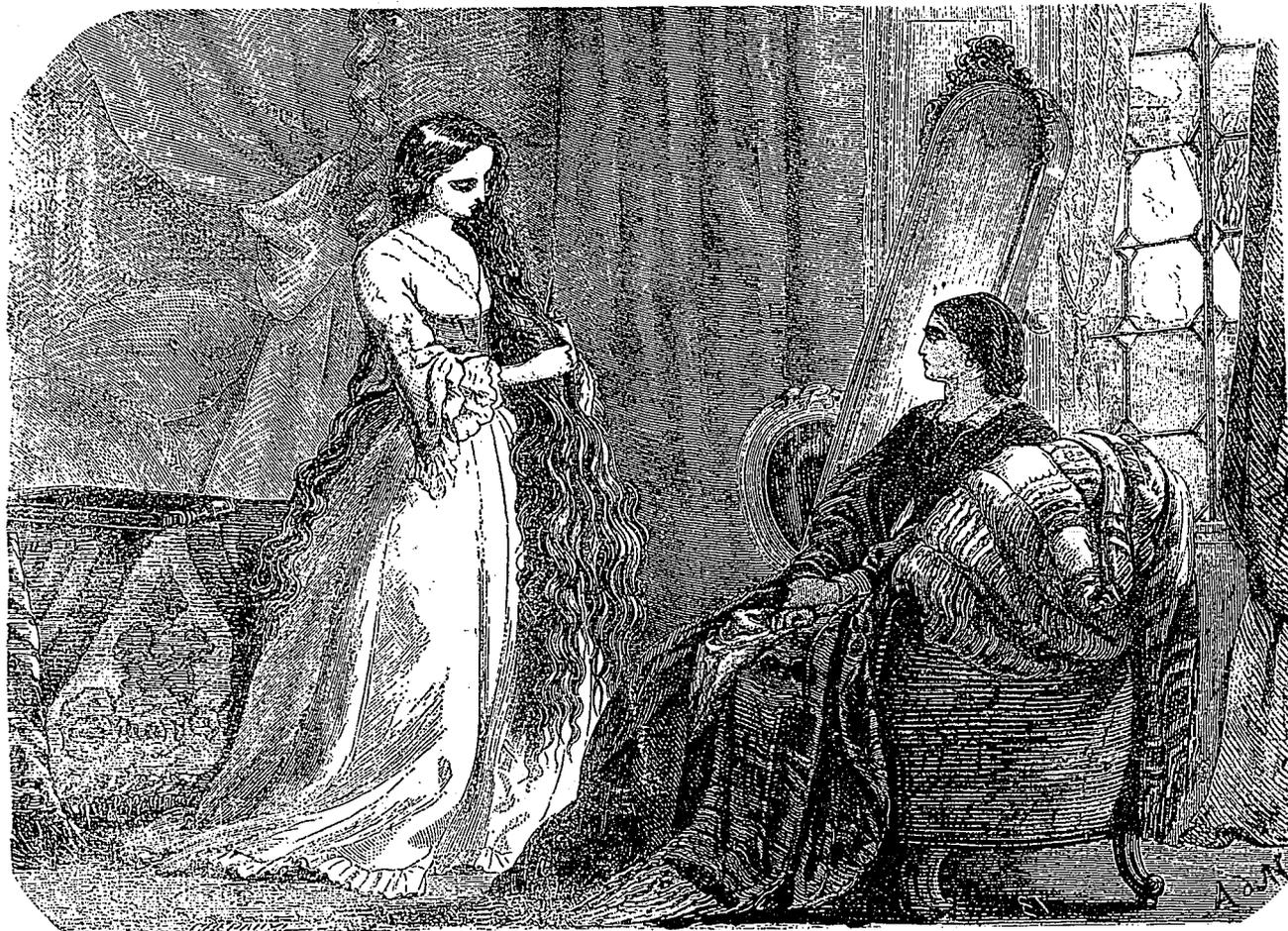
(13 novembre.) Nuit blanche que m'ont procurée mes inquiétudes au sujet de Laura. Vers le matin, je me suis arrêtée à l'idée de tenter ce que pourra un changement de lieux sur cet état de torpeur où elle demeure plongée. En lui faisant quitter Limmeridge, en l'entourant de vieux amis dont les figures lui rejouiront le cœur, je la tirerai peut-être de là.

Après quelque réflexion, je me suis décidée à écrire aux Arnolds, dans le Yorkshire. Ce sont des gens simples, bons, hospitaliers, et qu'elle a connus dès l'enfance. La lettre une fois jetée dans la boîte, je lui ai conté ce que je venais de faire. C'eût été un soulagement pour moi que de la voir y trouver à dire, et y résister. Mais non, — elle s'est bornée à me répondre: — Je "vous" accompagnerai, Marian, partout où vous voudrez aller. Vous avez sans doute raison; — je crois, comme vous, que le changement me fera du bien....

(14 novembre.) — J'ai écrit à M. Gilmore, qu'il y a réellement chance de voir s'accomplir cette misérable union: et aussi pour lui faire part de la tentative à laquelle je vais avoir recours, afin de changer, s'il se peut, l'état moral de ma pauvre sœur. Je n'ai pas eu le cœur d'entrer dans beaucoup de détails. Il sera bien temps de les lui donner quand nous approcherons de l'époque marquée.

(15 novembre.) Trois lettres pour moi. La première des Arnolds, m'exprimant tout le plaisir qu'ils auront à nous revoir, Laura et moi. La seconde, d'un des personnages à qui je me suis adressée pour le compte de Walter Hartright, m'informant qu'il a été assez heureux pour trouver une occasion de faire ce que je lui demandais.

La troisième de Walter lui-même; il me remercie, le pauvre garçon, et dans les termes les plus chaleureux, pour l'avoir mis à même de quitter son chez lui, sa patrie, tous ceux dont il est aimé. Une expédition, organisée par des particuliers pour faire des fouilles dans les grandes ruines de l'Amérique centrale, va, paraît-il, s'embarquer à Liverpool. Le dessinateur déjà choisi pour en faire partie a perdu courage, et, au dernier moment, s'est démis de ses fonctions; Walter est nommé à sa place. Il a un engagement garanti pour six mois, à partir du mo-



Elle sépara du reste une longue boucle. (Page 107.)

ment où l'on débarquera dans le Honduras, et pour un an de plus, si les excavations donnent de bons résultats, et si le capital n'est pas épuisé.

Il termine sa lettre en me promettant de m'écrire quelques lignes d'adieu quand

ils seront tous à bord; il les fera mettre à la poste par le pilote qui aura conduit l'expédition hors de rade. Avons-nous, lui et moi, pris le bon parti dans toute cette affaire? Je ne puis que l'espérer et demander au ciel qu'il en soit ainsi. La

démarche qu'il a faite avec mon secours, peut avoir pour lui des conséquences si graves, que je n'y saurais songer sans une sorte de tressaillement intérieur. Et pourtant, malheureux comme il l'était,

comment vouloir, comment souhaiter qu'il restât chez lui ?...

(16 novembre.) — La voiture est à la porte. Nous partons aujourd'hui, Laura et moi, pour notre visite aux Arnolds.

Polesdean-Lodge, Yorkshire.

(23 novembre.) — Une semaine entière au milieu de ce pays nouveau et parmi ces gens d'une bonté si parfaite, lui a procuré quelque soulagement, mais pas autant que j'en espérais. Je me résous à rester ici une semaine encore tout au moins. Il est inutile de retourner à Limmeridge avant que la nécessité ne nous y force.

(24 novembre.) — Le courrier de ce matin m'apporte de tristes nouvelles. L'expédition pour l'Amérique centrale a mis à la voile le 24. Nous sommes maintenant séparés d'un brave et loyal garçon ; nous avons perdu un ami fidèle. Walter Hartright a quitté l'Angleterre.

(25 novembre.) — Tristes hier, les nouvelles sont, aujourd'hui, de mauvais présage. Sir Percival Glyde a écrit à M. Fairlie ; M. Fairlie nous écrit à son tour, à Laura et à moi, pour nous rappeler immédiatement à Limmeridge.

Que peut signifier tout ceci ? Le jour du mariage aurait-il été fixé en notre absence ?

## II

Limmeridge-House.

"27 novembre." — Mes pressentiments sont réalisés. Le mariage est fixé au 22 décembre.

Le lendemain du jour où nous étions parties pour Polesdean-Lodge, sir Percival manda, paraît-il, à M. Fairlie, que les réparations et les changements à faire dans

son château du Hampshire exigeaient plus de temps qu'il ne l'avait d'abord prévu. Les devis devaient lui en être soumis dans le plus bref délai possible ; et il lui serait beaucoup plus facile de conclure avec ses ouvriers les arrangements définitifs, si on l'informait de l'époque exacte à laquelle pourrait avoir lieu la cérémonie des noces. Il serait alors à même de faire tous ses calculs, selon le temps qui lui serait laissé, sans parler des excuses qu'il avait à offrir à plusieurs de ses amis, invités par lui à venir le visiter pendant l'hiver, et qui ne pourraient être reçus aussi longtemps que le château resterait envahi par les ouvriers.

M. Fairlie avait répondu à cette lettre en priant sir Percival de proposer lui-même une date fixe pour le mariage ; date naturellement subordonnée à l'approbation de miss Fairlie, que son tuteur était tout disposé à influencer en ce sens autant qu'il lui serait donné de le faire. Sir Percival riposta, courrier par courrier, en proposant (conformément à ses vœux et à ses désirs exprimés dès le début) la seconde quinzaine de décembre, — soit le vingt-deux ou le vingt-quatre, ou tout autre jour que "la jeune dame" et son tuteur arriveraient à préférer. La "jeune dame" n'étant pas là pour s'expliquer sur ce point, son tuteur avait pris sur lui de choisir la date la plus rapprochée, — le vingt-deux décembre, — et nous avait écrit en conséquence, pour nous rappeler à Limmeridge.

Quand il m'eut, hier, dans un entretien particulier, fait connaître tous ces détails M. Fairlie m'invita, — prenant pour cela ses formes les plus suaves, — à ouvrir, dès aujourd'hui les négociations indispensables. Comprenant qu'il était inutile de résister, à moins d'y être d'abord autorisée par ma sœur, j'y consentis à lui transmettre le message dont on me chargeait pour elle, non sans déclarer en même temps que, pour rien au monde, je ne voudrais faire le moindre effort pour

déterminer son consentement aux désirs de sir Percival. M. Fairlie me fit compliment, à cette occasion, sur ma "bonne et solide conscience", tout comme si, à la promenade, il m'avait félicitée d'avoir une "bonne et solide constitution". Il semblait, du reste, parfaitement satisfait d'avoir fait glisser de ses épaules sur les miennes, une des responsabilités dont le fardeau était si lourd à cet étrange chef de famille.

Ce matin, ainsi que je l'avais promis, j'ai parlé à Laura. Le singulier sang-froid — l'insensibilité, pourrais-je dire, — qu'elle a si résolument conservé, depuis le départ de sir Percival, ne s'est pas trouvé à l'épreuve des nouvelles que je devais lui transmettre. Devenue tout à coup fort pâle, et saisie d'un tremblement marqué :

— Pas si tôt ! disait-elle, avec un accent suppliant. Oh ! Marian, pas si tôt !

Le plus léger signal, venant d'elle, me suffisait et de reste. Je me levai pour quitter la chambre et aller, à sa place vider sa querelle avec M. Fairlie.

Au moment où ma main poussait la porte, elle me saisit néanmoins par ma robe, et s'efforça de me retenir.

— Laissez-moi, disais-je. La langue me démange d'aller dire à votre oncle que sir Percival et lui ne nous feront pas subir toutes leur fantaisies.

Soupirant amèrement, elle n'avait pas lâché ma robe.

— Non ! disait-elle, d'une voix affaiblie. Il est trop tard !

— Pas trop tard d'une minute, répliquai-je. La question de date "nous" appartient, — et veuillez vous en rapporter à moi, Laura, pour en tirer tout le parti possible ainsi que les femmes savent le faire.

Tout en parlant, j'avais débarrassé ma robe de son étreinte ; mais dans ce moment-là même, elle glissa ses bras autour de ma taille, m'emprisonnant ainsi mieux

que jamais.

— Cela ne servira, disait-elle, qu'à nous impliquer dans de nouveaux troubles et de nouveaux embarras. Vous vous mettez en hostilité avec mon oncle, et sir Percival reviendra ici pourvu de nouveaux griefs.

— Tant mieux ! m'écriai-je, oubliant toute réserve. Qui donc se soucie de ses griefs ? Faut-il que vous vous brisiez le cœur pour rendre le calme à sa vanité ? Il n'est pas d'homme, sur cette terre, à qui, nous autres femmes, nous devons de pareils sacrifices. Les hommes !. ce sont les ennemis de notre innocence et de notre repos ; — ils nous arrachent à l'amour de nos parents, à l'amitié de nos sœurs ils nous prennent pour eux corps et âme, et attachent à leur vie la nôtre qui n'en peut mais, comme ils attacheraient un chien à la loge qu'il doit habiter. Et, en échange, que nous donne le meilleur d'entre eux ? Laissez-moi, Laura ! — Je suis folle quand j'y pense.

Des larmes, — de misérables larmes, les seules ressources qu'une faible femme ait au service de son dépit et de sa colère, montèrent tout à coup à mes yeux. Elle sourit tristement et posa son mouchoir sur ma figure, comme pour m'épargner à moi-même cette manifestation de ma propre faiblesse, — de cette faiblesse pour laquelle, entre toutes, j'ai toujours professé le mépris le plus sincère.

— Oh ! Marian, disait-elle, "vous", pleurer !. Pensez donc à ce que vous me diriez, si nos rôles étaient changés, et si ces larmes coulaient de mes yeux !. Tout votre courage, tout votre dévouement ne changeront pas ce qui doit arriver, tôt ou tard. Cédons à la volonté de mon oncle. Évitez les agitations, les ressentiments que je puis prévenir par un sacrifice de moi, n'importe lequel. Dites-moi, Marian, que quand je serai mariée, vous viendrez vivre auprès de moi, — et ne parlons plus de tout ceci.

Mais je voulus en parler encore. Je refoulai au-dedans de moi ces pleurs méprisables qui ne me soulageaient point, et n'aboutissaient qu'à la rendre malheureuse ; puis j'argumentai, je plaidai contre elle avec tout le calme possible. Tout cela ne servit de rien. Elle me fit répéter par deux fois la promesse de passer ma vie auprès d'elle, quand elle serait mariée, et ensuite m'adressa, de but en blanc, une question qui mit à l'improviste sur une voienouvelle la douloureuse sympathie qu'elle m'inspirait.

— Pendant notre séjour à Polesdean, me dit-elle, vous avez reçu, Marian, une lettre ? . .

Sa voix altérée, la soudaineté avec laquelle son regard s'écarta de moi, tandis qu'elle me dérobait son visage en le posant sur mon épaule, l'hésitation qui lui coupa la parole avant que sa question fut achevée, tout cela m'apprit, et m'apprit trop clairement, à qui avait trait cette curiosité craintive, n'osant s'exprimer qu'à demi.

— Je croyais, Laura, que vous et moi ne devions plus jamais faire allusion à ce jeune homme, lui dis-je avec douceur,

— Vous avez reçu une lettre de lui ? reprit-elle, insistant.

— Oui, répondis-je, puisque vous voulez le savoir.

— Comptez vous lui écrire encore ?

J'hésitais devant cette question. Je n'avais pas voulu lui parler de cet exil auquel il s'était condamné, ni de la part que j'avais eue dans l'exécution de ses projets, dans la réalisation de ses espérances nouvelles. Comment donc répondre à ma sœur ? Dans le pays où il était allé aucune lettre ne pouvant lui parvenir, d'ici à plusieurs mois. d'ici peut-être à plusieurs années.

— Supposons que j'aie l'intention de lui écrire encore, dis-je enfin. Qu'en attendez-vous, Laura ? . .

La joue appuyée à mon cou devint tout

aussitôt brûlante ; les bras qui m'entouraient frémirent, et leur étreinte devint plus sensible.

— Ne lui parlez pas du "vingt-deux" murmura-t-elle à mon oreille. Promettez-moi, Marian, — promettez-moi, je vous le demande en grâce, que, dans votre prochaine lettre, vous ne mentionnerez pas mon nom . .

Je promis, et nulle parole ne saurait exprimer avec quel sentiment de tristesse je contractai ce douloureux engagement. A l'instant même, elle retira le bras passé autour de ma taille, fit quelques pas vers la fenêtre, et y demeura debout, me tournant le dos et regardant au dehors. Le moment d'après, elle reprit la parole, mais sans se retourner, et sans qu'il me fût possible d'entrevoir, à la dérobée, le moindre jeu de sa physionomie.

— N'allez-vous pas remonter chez mon oncle ? me demanda-t-elle. Voulez-vous lui dire que je consens à tous les arrangements qu'il jugera les meilleurs ? . . . Ne vous faites pas scrupule de me quitter, Marian ; pour un peu de temps, je serai mieux toute seule . . .

Je sortis. Si, dès que je fus dans le couloir, j'avais pu, en levant un de mes doigts, déporter M. Fairlie et sir Percival Glyde à l'autre bout de la terre, ce doigt ne fût pas longtemps resté dans ma poche. Mon malheureux caractère l'emportait encore, et j'aurais immédiatement cédé à mon envie de pleurer, si la chaleur de ma colère n'avait fait évaporer toutes mes larmes. Les choses dans cet état, je me précipitai dans la chambre de M. Fairlie, et, après l'avoir apostrophé, le plus durement possible, d'un : "Laura consent au vingt-deux !" — je sortis tout aussi vite que j'étais entrée, sans lui laisser le temps de répondre un mot. J'ai, de plus, jeté les portes derrière moi, et compte bien avoir ébranlé le système nerveux de M. Fairlie pour tout le reste de la journée.

(28 novembre.) — J'ai relu ce matin la lettre d'adieu du pauvre Hartright, un doute étant survenu dans mon esprit, depuis hier, sur le point de savoir si j'ai bien fait de cacher à Laura la nouvelle de son départ. Toutes réflexions faites, je crois encore que je suis dans le vrai.

Le départ de Walter nous a ôté, de tous nos amis, le plus dévoué ; celui sur lequel nous pouvions le mieux compter à l'heure critique, si jamais cette heure sonne pour nous, c'est de songer qu'en nous quittant, il va s'exposer aux dangers d'un climat pernicieux, d'un pays encore sauvage, habité par des populations sans frein. Il y aurait cruauté, en même temps que franchise, à mettre Laura au courant de tout ceci, sans une évidente, une urgente nécessité.

Je me demande presque si je ne devrais pas faire un pas de plus, et brûler immédiatement cette lettre qui pourrait, un jour ou l'autre, tomber en mauvaises mains. Non-seulement il y est parlé de Laura dans des termes qui doivent à jamais rester un secret entre mon correspondant et moi, mais il y revient sur les soupçons qu'il a conçus, — soupçons obstinés, inexplicables, alarmants au suprême degré, sur l'espionnage secret auquel il est en butte depuis son départ de Limmeridge. Il déclare avoir reconnu, parmi la foule qui encombrait les quais de Liverpool, au moment où l'expédition s'embarquait, deux individus qui le suivaient constamment à la piste dans les rues de Londres ; et il affirme positivement, qu'au moment de descendre dans le bateau, il a entendu prononcer derrière lui le nom d'Anne Catherick.

Il ajoute, en propres termes : "Ces incidents ont une portée ; ces incidents doivent amener un résultat. Le mystère d'Anne Catherick n'est pas encore dévoilé ; peut-être ne la retrouverai je jamais sur ma route ; mais si vous la rencontrez, miss Halcombe, tirez meilleur

parti que je n'ai fait de cette précieuse occasion ! . . . Une forte conviction dicte mes paroles. Je vous supplie de les garder en votre mémoire." Telles sont les expressions dont il se sert. Nul danger que je les oublie. Je ne suis que trop disposée à repasser en mon souvenir toutes les paroles d'Hartright qui me rappellent Anne Catherick. Mais, véritablement je courrais des risques en gardant cette lettre. Le moindre accident pourrait la faire tomber en des mains étrangères. Je puis être malade ; je puis mourir. — Mieux vaut la brûler de suite, et compter, parmi tant d'autres, une anxiété de moins.

La voilà brûlée ! . . . Les cendres de sa lettre d'adieu, — de la dernière, peut-être, qu'il m'adressera jamais, — voltigent dans le foyer, fragments noircis et méconnaissables. Est-ce donc là le triste dénouement de cette histoire si triste ? . . . Oh ! non, — bien certainement, non, tout n'est pas déjà fini entre nous !

(29 novembre.) — On a commencé les préparatifs du mariage. La couturière est venue prendre les ordres que l'on avait à lui donner. Laura est tout à fait impassible, tout à fait étrangère à cette grande question qui intéresse si fortement la vanité personnelle des autres femmes. Elle abandonne toute initiative à la couturière et à moi. Si notre pauvre Hartright eût été à la place du baronnet, et que le choix paternel fût tombé sur lui, qu'elle autre attitude aurait eue ma sœur ! que de menues inquiétudes ! que de charmants caprices ! et que les faiseuses de robes, même les meilleures auraient eu de peine à la contenter !

(30 novembre.) — Nous avons chaque jour des nouvelles de sir Percival. Sa dernière lettre nous apprend que pour achever convenablement les embellissements de son château, il lui faut encore de quatre à six mois. Si les peintres,

les tapissiers, les marchands de meubles, donnaient le bonheur, comme ils donnent les dehors de la richesse, je prendrais peut-être quelque intérêt aux soins qu'ils prennent pour le futur séjour de Laura.

Comme vont les choses, il n'y a qu'un passage de la lettre de sir Percival qui ne me laisse pas complètement indifférente aux plans et projets dont il nous entretient ; c'est celui où il traite du voyage que feront les deux époux immédiatement après la noce. Vu la constitution délicate de Laura et les rigueurs extraordinaires dont nous menace l'hiver prochain, il propose d'emmener sa femme à Rome, et de rester en Italie jusqu'aux premiers jours de l'été qui vient. Si ce plan ne convenait pas, il ne refuse pas, bien qu'il n'ait pas d'établissement à Londres, d'y

passer toute la saison, et d'y louer pour cela, toute meublée, la maison la plus convenable qu'on y pourra trouver.

Abstraction faite de mes convenances et de mes sentiments personnels (je n'en dois pas tenir compte, et je les sacrifie volontiers), il m'est démontré que la meilleure de ces deux alternatives est certainement la première. Dans un cas comme dans l'autre, une séparation est inévitable entre Laura et moi. Sans doute, cette séparation sera plus longue, s'il vont à l'étranger que s'ils demeuraient à Londres ; — mais en regard de cet inconvénient, il faut tenir compte du bien que doit faire à Laura un hiver passé dans les pays chauds ; plus encore, de l'aide immense qui lui sera, pour relever son moral, pour lui faire accepter ses nou-

velles conditions d'existence, l'éblouissement prestigieux de ce voyage, le premier qu'elle fasse de sa vie, dans la plus intéressante contrée qui soit au monde.

En relisant ce paragraphe de mon "Journal", je m'aperçois, et non sans le trouver étranger, que je parle du mariage de Laura et de notre séparation, dans les termes qu'on emploie pour les choses définitivement arrêtées. Je me trouve bien froide, bien insensible, d'envisager déjà l'avenir avec ce calme cruel. Mais à quel autre moyen avoir recours, maintenant que l'époque fixée est si proche ? Avant que le mois prochain ait passé sur nos têtes, "ma" Laura sera devenue la "sienne" !... Sa Laura !... Je suis incapable d'envisager comme un fait l'idée que ces deux mots impliquent : — elle

amortit, elle étourdit ma pensée à ce point, qu'en me parlant à moi-même du mariage de ma sœur, il me semble parler de sa mort.

(1er décembre) — Triste, triste journée ; sur laquelle je n'aurai pas le courage d'insister. Après avoir reculé hier soir, et par pure faiblesse, devant cette pénible nécessité, il a bien fallu, ce matin, soumettre à ma sœur les propositions de sir Percival relativement à leur voyage de noces.

(à suivre.)

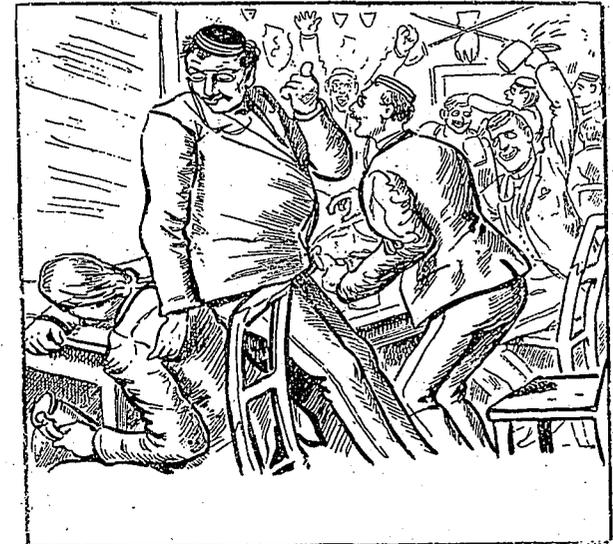
### DEVINETTES.



Où est l'animal qui a tué tous mes pigeons !



Où est la femme qui est venu me voler un pot de bière ?



Dites donc, la servante, réveillez-vous, votre mère est là qui vous attend.

# ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

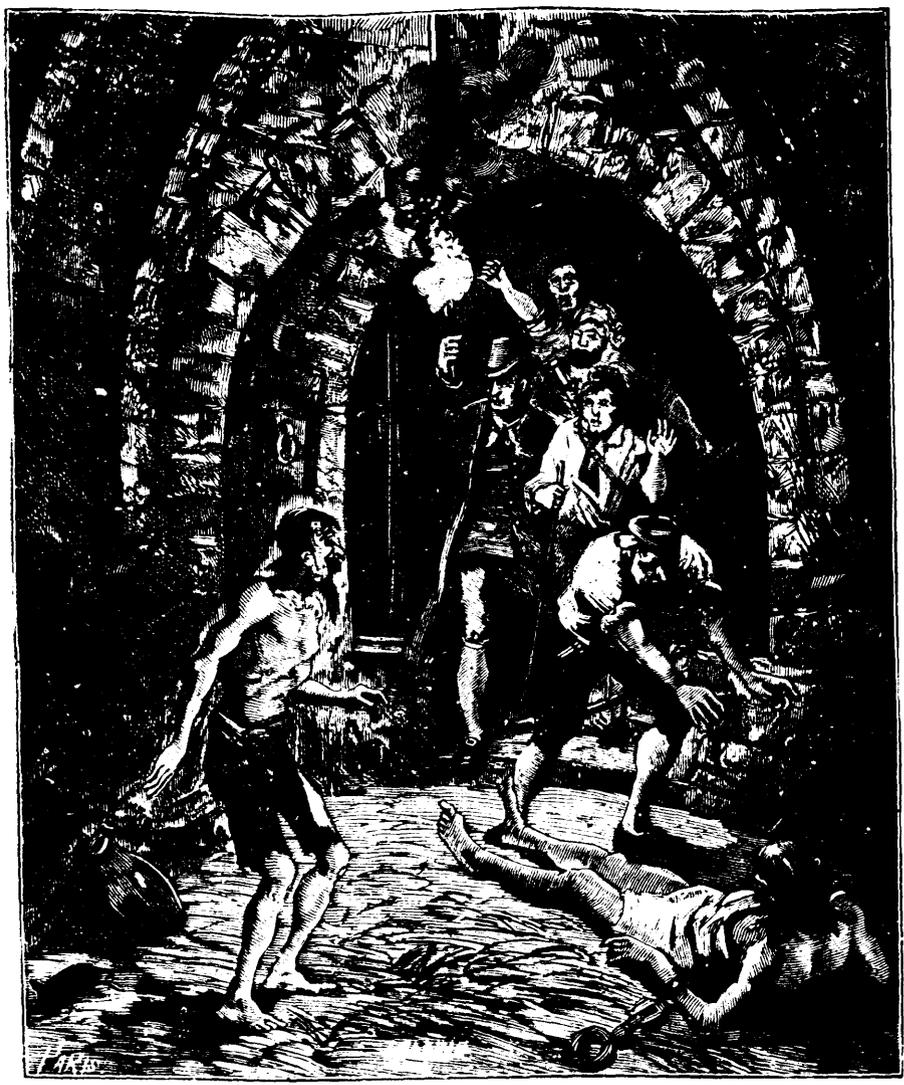
LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42  
Telephone Bell No 815

MONTREAL.



N. LEVEILLE

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison  
L. C. DeTonnancourt.

138 1/2, RUE ST-LAURENT  
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-  
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de  
première qualité et de Patrons  
les plus nouveaux.

R. WILSON SMITH

COURTIER EN VALEURS

DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND: Débentures  
Municipales, Bons du Gouverne-  
ment et Actions de Chemin de fer,  
Valeur de première classe conve-  
nables pour placements en fidéi-  
commis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.

FUMEZ

LES

CIGARES ET LES

CIGARETTES

CRÈME DE LA CRÈME ET  
LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER



FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine po-  
sées sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés  
les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleurs chez  
J. G. A. Gendreau, Dentiste  
20, Rue St-Laurent

TEL. BELL 2018 MONTREAL.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature,  
etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe  
dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont  
demandés. Livres Canadiens—Reliures de tous genres,  
Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques  
Echanges de Livres.

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,

TELL. BELL 1990 1617, RUE NOTRE-DAME  
CATALOGUE EXPEDIE FRANCO.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et Cigarettes



**ABERDEEN 10 CTS**  
**LITTLE BUCK 5 CTS**

Les meilleures marques du Canada

**EN VENTE PARTOUT**

Manufacturées par la

**Blackstone Cigar Factory**

1200, 1202, 1204, Rue St-Laurent

**MONTREAL**



**83, RUE WOLFE, 83**

**MONTREAL**

**CHAMPAGNE "COUVERT"**

**LE MEILLEUR CHAMPAGNE**



**IMPORTE AU CANADA**

En Vente Partout. Essayez-le  
Seuls AGENTS au CANADA :  
**LAPORTE, MARTIN & CIE**  
Epiciers en Gros - MONTREAL.

**Theo. A. GROTHE**  
**HORLOGER - -**

**ET BIJOUTIER**

En GROS et en DETAIL

**95½, RUE ST-LAURENT**

**MONTREAL**